

UNIVERSITE DE PARIS VIII

1980 - 1981

MEMOIRE DE MAITRISE EN HISTOIRE

=====

"LA PHILOSOPHIE DE NIETZSCHE ET LE
MOUVEMENT SOCIALISTE FRANÇAIS 1890 - 1914"

=====

Par

DONATO LONGO

SOUS LA DIRECTION DE MADAME MADELEINE REBERIOUX

=====

thèses de A à Z

60, Rue Raymond du Temple
94300 Vincennes
Tél. 374 69 27

TABLE D'ABREVIATIONS

1. PERIODIQUES :

B.E.J.	Bulletin de la Société d'Etudes Jaurésiennes.
B.A.R.	Bulletin de l'Association Romain Rolland.
C.D.I.	La Coopération des Idées.
L.E.	L'Ermitage.
L.G.R.	La Grande Revue.
L.H.	L'Humanité.
L.M.S.	Le Mouvement Socialiste.
N.C.	Notes Critiques.

L.N.L. Les Nouvelles Littéraires.

L.P.R. La Petite République.

R.B. Revue Blanche.

R.C.H.L. Revue Critique d'Histoire et de Littérature.

R.H.P. Revue d'Histoire de la Philosophie.

R.D.M. Revue du Mois.

R.M.M. Revue de Métaphysique et de Morale.

L.R.S. La Revue Socialiste.

2. LIVRES :

N.V.P. Ch. Andler, Nietzsche, Sa vie et sa pensée
3 volumes (réédition chez Gallimard, Paris,
1958).

(*) Tous les ouvrages cités sont publiés à Paris, sauf
quelques uns dont le lieu de publication est indiqué.

I N T R O D U C T I O N

De toutes les influences intellectuelles venant en France de l'étranger entre 1890 et 1914, celle de Nietzsche fut sans aucun doute la plus forte (1). Avant 1890, les ouvrages de Nietzsche étaient, comme leur auteur disait lui-même, des hameçons dans une mer vidée de poissons; après cette date, il était évident qu'en France et ailleurs les poissons étaient abondants et qu'ils se jetaient à la canne avec ardeur. En 1892, la rédaction du Banquet s'avoua inondée "de plusieurs côtés" par des demandes de renseignements sur Nietzsche (2), et dans la même année, la Revue Blanche s'étonna de ce qu'on parlait "déjà!" de "nietzchisme" (3). A partir de cette année, les idées de Nietzsche

(1) J. Droz, Les relations franco-allemandes intellectuelles 1871-1914 (Paris 1966), p.21.

(2) Le Banquet 6 (nov. 1892), p.191.

(3) R.B. (Juillet-déc. 1892), p.383.

pénétrèrent tous les milieux philosophiques et littéraires, et le bruit autour de son nom devint de plus en plus fort(1). "... Toute la génération actuelle, écrivit Camille Mauclair en 1902, vibre à sa voix " (2). L'expérience bizarre d'un jeune étudiant grec dans la Bibliothèque Sainte-Geneviève - lorsqu'une étudiante s'arrêta tout à coup devant lui, et s'écria frénétiquement que son visage était pareil à celui de Nietzsche - montre bien jusqu'à quel point la philosophie influençait les jeunes intellectuels du Quartier Latin (3). Andler pouvait bien écrire en 1930 que tous les domaines des sciences avaient été renouvelés "par la présence occulte des idées nietzschéennes" (4). On trouve même un capitaine de sapeurs-pompiers d'une petite commune du Sud-Ouest exhortant ses camarades à devenir "des surhommes"(5). Les idées maîtresses de Nietzsche, plus que celles de n'importe quel philosophe sauf Marx, furent très rapidement vulgarisées.

Cette génération d'avant 1914 qui vibra aux paroles de Nietzsche comprenait plusieurs socialistes, ou personnes proches du socialisme. Dans des articles et dans des livres, dans des conférences et dans des simples conversations amicales, certains d'entre eux discutèrent le philosophe et le jugèrent. Des fois même, Nietzsche contribua par ses idées à la philosophie sociale de ses commentateurs de gauche.

(1) B. Bianquis, Nietzsche en France , (Alcan, Paris 1929).

(2) J. Morland, "Enquête sur l'influence allemande en France", Mercure de France 44 (1902), p.354.

(3) N. Kazantzaki, Lettre au Greco (Plon, Paris 1961) Chapitre sur "Paris".

(4) Ch. Andler, R.C.H.L. 97 (1930) p.365.

(5) J. Viollis, "Enquête sur Nietzsche", L.G.R., Janv.1911, p.109.

L'objet de cette étude est de retrouver les traces du débat sur Nietzsche et de son influence sur le milieu socialiste des années entre 1890 et 1914. Dans quelle mesure peut-on parler d'un "débat sur Nietzsche" parmi les socialistes de cette époque ? Quelle était la nature de ce débat, s'il y en avait véritablement un ? Le mouvement socialiste étant si hétérogène avant 1914, quels groupements s'intéressèrent le plus à Nietzsche, et pour quelles raisons ? Pourquoi les socialistes se préoccupèrent-ils de Nietzsche, étant donné que ce philosophe ne parlait jamais du socialisme et de la plèbe qu'avec mépris ou dégoût ? Nietzsche, que pouvait-il contribuer au socialisme ? Quel était le rapport enfin entre l'intérêt pour Nietzsche et le développement du mouvement socialiste dans cette période ? Ce sont là quelques questions auxquelles nous essayerons de répondre.

.
+ +
+

- II -

La période 1890-1914 a été choisie car elle représente les années du début de la pénétration de Nietzsche en France. Les socialistes de cette époque appartenaient donc à la première génération confrontée avec le problème de Nietzsche; ils étaient aussi les premiers obligés de prendre position face à une philosophie apparemment anti-socialiste. Ce "problème de Nietzsche" changea rapidement après 1914, du moins en ce qui regarde la gauche. Personne ne pouvait plus parler du philosophe au niveau de la théorie seule : l'utilisation des idées nietzschéennes par les pan-germanistes et par les fascistes en Italie et en Allemagne, et le bouleversement du monde politique et intellectuel après la réussite de la Révolution d'octobre, transformèrent la nature du débat. D'une certaine manière, la question de Nietzsche devint plus actuelle et plus brûlante pendant l'entre-deux-guerres. De nos jours, lorsqu'on parle des

idées politiques de Nietzsche, on se met encore dans le contexte de la "nazification" de sa philosophie. Nous avons cru intéressant de retrouver les premières réactions à ses idées et de nous éloigner d'un débat qui devient soporifique. En outre, cette discussion s'est empêtrée dans des exégèses philosophiques interminables. Nietzsche, était-il socialiste ou réactionnaire ? Nous croyons que cette question est mal posée. Qu'importe, enfin ! Les apologistes de la "dénazification" n'ont guère utilisé la méthode de leurs adversaires, c'est-à-dire, ils ne se sont jamais - ou presque jamais - posés la question de la manière suivante : les socialistes et les progressistes du siècle depuis 1890, qu'est-ce qu'ils ont pensé de la philosophie nietzschéenne ? Quelle influence Nietzsche a-t-il exercé dans les milieux de gauche ? Une telle analyse est historique plutôt que philosophique.

Quant aux sources, nous nous sommes tenus pour la plupart aux documents imprimés, c'est-à-dire aux revues et aux journaux socialistes de l'époque, et aux ouvrages relatifs à Nietzsche écrits par des socialistes. Bien évidemment nous n'avons pas pu consulter tous les périodiques de l'époque, mais nous avons essayé de faire un choix qui était représentatif des tendances intellectuelles les plus importantes du mouvement socialiste. Puisqu'il s'agissait essentiellement d'un philosophe, nous nous sommes orientés vers les périodiques les plus "théoriques" où s'exprimaient les intellectuels du mouvement ouvrier. Or, des revues et des ouvrages n'étaient pas toujours accessibles, ou même la collection était incomplète. Cela aussi a déterminé notre choix. Les périodiques finalement utilisés font le sujet de la première partie du mémoire.

Quelques problèmes méthodologiques se sont posés au cours des recherches. D'abord, comment dépouiller un journal qui paraissait tous les jours pendant une vingtaine d'années ? Le journal guesdiste principal, Le Socialiste (1885-1914) a été réimprimé, et cette réédition contient heureusement une table des matières. Nous avons examiné cette table de près, lisant uniquement les articles qui semblaient proche de notre sujet. D'autres journaux n'étaient pas si faciles à analyser. Aussi, avec La Petite République, nous avons choisi quelques années qui nous semblaient les plus importantes, à savoir de 1895 à 1907 et 1909. En revanche, l'Humanité a été dépouillée jour par jour, de sa fondation jusqu'à 1914, à cause de son importance dans le milieu socialiste. Plusieurs de ses premiers collaborateurs furent des lecteurs ardents de Nietzsche. Cependant, en ce qui concerne ces journaux, nous nous sommes tenus aux rubriques qui s'occupaient de problèmes littéraires et philosophiques.

Deuxièmement, il y avait les revues. Comment choisir les revues "véritablement" socialistes ? Nous avons déjà parlé des principes généraux qui ont guidé le choix de périodiques; pourtant, pendant cette période ce n'était pas toujours clair lesquels étaient socialistes et lesquels ne l'étaient pas. Une revue plutôt anarchisante telle que La Revue Blanche (1890-1902) comptait parmi ses collaborateurs des socialistes comme Léon Blum et Lucien Herr. L'Oeuvre Sociale (1900-1901) s'appelait une revue de "propagande socialiste", mais ses collaborateurs étaient proche du milieu anarchiste - et en effet, après un an, cette revue disparut et la rédaction s'en alla aux Semailles (1901-1902) qui se réclamait ouvertement de l'anarchisme. Et Pages Libres

(1901-1909), étaient-elles écrites par des "libéraux de gauche" ou par des "socialistes" ? Que faire avec tous les articles sur Nietzsche dans ces revues ? Nous avons décidé de laisser la plupart d'entre eux pour une autre étude; seuls ont été utilisés les comptes rendus et les articles écrits par ceux que nous avons jugés plus proches du socialisme que de la tendance de la revue où ils écrivaient. Ainsi la critique de Sorel dans l'Humanité Nouvelle (1898) et l'article de Garnier dans l'Ermitage (1902) trouvent leur place dans ce mémoire. En revanche, plusieurs articles dans les revues socialistes qui discutèrent Nietzsche furent écrits par des libéraux (Ossip-Lourié) où par des écrivains proches du socialisme (Georges Palante). Nous faisons des références à ces auteurs dans la première partie du mémoire, car ils auraient donné aux lecteurs socialistes une certaine idée du philosophe. Nous n'avons pas examiné leurs idées en détail. Nous avons feuilleté plusieurs périodiques philosophiques mais nous n'avons relevé que ce qui avait été écrit par des socialistes. De même avec certaines revues savantes, telles que la Revue Franco-Allemande (1899-1900) et la Revue Germanique (1905-1914). Nous avons examiné aussi La Revue (1890-1902) et La Grande Revue (1903-1906) car elles faisaient des très utiles comptes rendus des diverses revues françaises. Finalement, en ce qui regarde tous les périodiques dépouillés, politiques, philosophiques et générales, les pages consacrées aux livres nouveaux ont été particulièrement fructueuses : Le Mouvement Socialiste mis à côté, ce fut dans les comptes rendus que les revues - et surtout les revues socialistes - s'exprimèrent sur Nietzsche. En outre, on préférerait s'intéresser aux ouvrages qui commentaient le philosophe qu'à ses propres écrits.

Lorsqu'un écrivain manifestait un intérêt pour

Nietzsche ou une connaissance de son oeuvre, nous avons examiné tous ses ouvrages accessibles. Nous avons ainsi essayé de savoir dans quelle mesure il s'était préoccupé du philosophe. Cependant, nous nous sommes tenus à l'écart du problème épineux "d'influence"; c'est-à-dire nous n'avons pas essayé de retrouver "l'influence" de Nietzsche dans les ouvrages où Nietzsche n'est pas nommé. Cela nous aurait conduit trop loin. Nous avons fait une exception de deux écrits de Charles Andler, La Civilisation Socialiste et La vie de Lucien Herr, car cette influence saute aux yeux, et elle fut avouée par Andler lui-même.

Les conférences prononcées sur Nietzsche aux Universités Populaires ont posé un autre problème. Les textes de ces conférences sont très difficiles à trouver. Nous avons cherché des comptes rendus dans des revues proches des Universités, mais sans aucun succès. Très souvent, ces "textes" n'existent même pas, car le conférencier n'avait fait que griffonner des notes avant la séance. Nous avons essayé de trouver des références à Nietzsche dans les ouvrages imprimés des conférenciers, mais malheureusement cette entreprise a été décevante : seuls Han Ryner et Daniel Halévy publièrent des livres relatifs à Nietzsche. Cependant, celui-ci était libéral, celui-là anarchiste, par conséquent ni l'un ni l'autre méritait une longue analyse dans la deuxième partie du mémoire.

Nous avons consulté quelques documents non-imprimés, lorsqu'ils étaient accessibles. Ainsi, au Musée de Montreuil nous avons trouvé des ouvrages de Nietzsche appartenant à Jaurès. Certains ouvrages furent annotés. L'écriture était parfois très difficile à lire, mais il était intéressant de remarquer les passages du texte qui avaient provoqué un

commentaire. Nous avons aussi consulté des lettres d'Andler écrites entre 1909 et 1922. Malheureusement, la correspondance entre Andler et Lucien Herr n'était pas consultable, ayant été confiée à la personne qui en prépare une édition.

Plusieurs socialistes qui s'intéressèrent à Nietzsche étaient des normaliens, par exemple Jaurès, Herr, Andler, Rolland, Blum et Thomas. Nous avons donc examiné les registres de prêt à l'Ecole Normale pour les années entre 1885 et 1925. Nous voulions savoir qui lisait le philosophe à l'Ecole, et si ces socialistes l'avaient lu pour la première fois pendant leur séjour à la rue d'Ulm. Nous avons examiné aussi les registres de prêt réservés aux anciens élèves pour savoir si ces hommes restèrent au courant des études consacrées à Nietzsche.

Finalement, nous avons dû consulter quelques ouvrages qui dépassent la période, notamment de Basch, de Rolland et surtout d'Andler. Tous ces hommes appartenaient à la génération d'avant-guerre. En ce qui concerne les deux premiers, nous avons souligné leurs idées sur Nietzsche avant 1914. Quant à Andler, sa grande monographie avait été déjà écrite avant la guerre, bien qu'elle fût publiée et amplifiée pendant les années 1920. L'interprétation changea peu; le Nietzsche d'Andler resta essentiellement lié aux débats de la Belle Epoque.

Le mémoire se partage en deux parties : la première s'occupe de l'étendu du débat sur Nietzsche dans les différents organes et milieux socialistes, et de présenter les individus qui participèrent à ce débat. Il s'agit aussi de mettre l'intérêt pour Nietzsche dans un contexte historique. Puisque tous les périodiques et tous les individus étudiés

embrassaient la même période, il n'était pas possible de donner à cette partie un ordre chronologique. Nous regroupons donc les milieux et les revues selon l'abondance croissante des textes. Nous commençons bien évidemment avec celui qui s'y intéresse le moins. Un autre chapitre regroupe les individus qui étaient en dehors des milieux précis. Bien que Jaurès fasse partie de ce chapitre, nous avons mis l'analyse du journal qui est éternellement lié à son nom, l'Humanité, dans le "milieu Lucien Herr", Herr était en partie responsable de sa fondation, et plusieurs socialistes dans ce "milieu" y collaboraient. Finalement, nous avons consacré un chapitre à deux étrangers, Gystrow et Roberty, dont les écrits sur Nietzsche eurent une influence particulière en France.

La deuxième partie s'occupe des idées. Les opinions des socialistes sur les doctrines de Nietzsche et sur ses rapports avec le socialisme et la civilisation bourgeoise y sont analysées. Cette partie expose la façon dont certains socialistes assimilèrent Nietzsche à leur philosophie sociale. Nous y discutons aussi la contribution de Nietzsche au socialisme français. Un dernier mot : si le mémoire semble souligner les idées politiques de Nietzsche, ou les conséquences sociales de ses idées, il ne traduit que les préoccupations des socialistes eux-mêmes.

+ +
+

P R E M I E R E P A R T I E

LA DIFFUSION DES IDEES NIETZSCHEENNES

DANS LES MILIEUX SOCIALISTES, 1890 - 1914

1. LE MILIEU GUESDISTE :

De toutes les tendances socialistes, ce fut celle qui se croyait le représentant de l'orthodoxie marxiste qui se méfia le plus de Nietzsche. Les revues guesdistes ou proches du guesdisme ne firent que des allusions çà et là au philosophe. Ce qui régnait dans ce milieu, c'était le mépris et l'incompréhension.

L'Ere Nouvelle (1893-1894), où collaboraient Sorel et Lafargue, ne fit que trois références à Nietzsche. Toutes les trois portèrent sur l'aristocratie nietzschéenne(1). Emile Portal fit d'abord une comparaison entre l'éthique de Nietzsche et celui de Hauptmann et d'Ibsen. Deux mois plus tard, il se réjouit que la Revue Blanche, où avaient régné

(1) L'Ere Nouvelle, Déc. 1893, p. 885; fév.1894, p. 315, p.319.

Barrès et Nietzsche, et tous les "bons jardiniers de l'individualisme aristocratique", était en train d'en revenir. La revue qui succéda à l'Ere Nouvelle, Le Devenir Social (1895-1898) ne parla de Nietzsche qu'une seule fois : le philosophe était le précurseur de Roberty, c'est-à-dire un de ceux qui soulignaient la primauté de l'esprit sur la matière (1). Cette position était inacceptable aux matérialistes de l'époque. En tous cas, cette comparaison ne prouve pas que le critique (E. Milhaud) connaissait l'oeuvre de Nietzsche : Roberty lui-même avoua l'influence de Nietzsche sur ses idées. Les Etudes Socialistes (1903) donnèrent une longue bibliographie de livres nouveaux qui comprenait Nietzsche et l'Immoralisme par Alfred Fouillée (2). L'hostilité de ce penseur envers Nietzsche était déjà célèbre à cette époque; était-ce là la raison pour laquelle la revue recommanda cet ouvrage à ses lecteurs ? Quoi qu'il en soit, ce fut la seule allusion au philosophe.

Quant aux journaux guesdistes, ils ne furent ni plus accueillants ni plus intéressés par Nietzsche. Nous n'avons trouvé aucune référence à lui dans le quotidien Le Socialiste (1895-1914) (3). En revanche, l'hebdomadaire Le Socialisme (1907-1917) cita son nom plusieurs fois entre 1909 et 1910. Cependant ces références furent toujours très défavorables à Nietzsche, et l'auteur des attaques était toujours le même : Charles Rappoport, un des réfugiés russes

(1) E. Milhaud, Compte rendu de l'Ethique, par E. de Roberty, Le Devenir Social, Fév. 1897, p.171.

(2) Etudes socialistes, n°6 (1903).

(3) Nous avons examiné la table des matières, lisant seuls les comptes rendus littéraires et les articles sur les questions philosophiques.

à Paris. Il avait abordé Nietzsche en 1897 dans un ouvrage sur La Question Morale et la Sociale, et continue à s'opposer à lui dans La Revue Socialiste en 1901 et dans son étude sur La Révolution Sociale (1912-1913). Son attitude ne montra aucune modification : Nietzsche resta l'apologiste du statu quo et de la férocité et de l'exploitation bourgeoises.

Brake-Desrousseaux seul aurait pu montrer à ce milieu un autre Nietzsche que celui de Rappoport. Bracke fut le traducteur de la première partie de Menschliches, Allzumenschliches publiée au Mercure de France en 1899. Nous ignorons qui choisit Bracke comme traducteur, mais ce fut probablement Henri Albert qui dirigeait la traduction de l'oeuvre nietzschéenne. Bracke aurait aimé le livre qu'il traduisait, car cet ouvrage prônait tant de choses qui lui étaient chères. Comment le traducteur aurait-il pu rester sourd aux éloges à la science, au mépris du pessimisme et du renoncement, à l'élan vers une vie nouvelle où la suprême valeur serait la liberté de l'esprit ? Mais malheureusement Bracke arrêta là son étude de Nietzsche : cet ouvrage semble être le seul qu'il lût. En novembre 1898, il emprunta la deuxième partie de Menschliches à la bibliothèque de l'Ecole Normale, et en février 1899, il emprunta les tomes 2 et 3 des Werke (éd. Naumann) qui comprenait les deux parties du même ouvrage. Ces emprunts furent sans doute faits pour faciliter le travail de traduction. Aucun autre signe d'intérêt pour Nietzsche ne se manifesta chez Bracke : aucune référence à Nietzsche dans ses ouvrages et dans ses nombreuses préfaces, aucun article et aucun compte rendu des ouvrages relatifs au philosophe. Bracke était helléniste, comme Nietzsche. Nous avons donc examiné la Revue de Philologie, de littérature et d'histoires

Antiques, à laquelle Bracke collaborait, surtout entre 1900-1902, c'est-à-dire autour de la publication de l'Origine de la Tragédie (1901). Nous espérions trouver un compte rendu écrit par Bracke, mais la recherche a été décevante. Plus important encore, il ne défendit jamais la philosophie contre les attaques injustes de ses camarades guesdistes. Partageait-il leur opinion sur Nietzsche ? Nous l'ignorons.

2. LES UNIVERSITES POPULAIRES ET LA COOPERATION DES IDEES :

Un des objectifs des Universités Populaires était de "détourner les ouvriers des pièges du cléricisme et du nationalisme" (1). Aux conférences contre la religion et le chauvinisme, les tendances anarchistes en ajoutèrent d'autres sur l'individualisme, au nom duquel on luttait contre les ennemis de Dreyfus. Nietzsche aurait été très utile dans ce combat, lui "l'antichrist" et "bon européen" toujours préoccupé par le sort de l'individu dans le monde moderne. Curieusement les conférences sur Nietzsche commencèrent fin 1904, c'est-à-dire vers la fin de l'Affaire Dreyfus et vers la fin du combat.

Hugues Millièrè discuta Nietzsche devant un auditoire d'ouvriers en décembre 1904 (2). L'écrivain anarchiste et individualiste forcené, Han Ryner, fit une conférence sur "la philosophie de Nietzsche" trois semaines plus tard, à l'Aube Sociale (passage Davy) (3). Deux autres

(1) Y. Sadoul, Tels qu'en mon souvenir, (1978), p.45.

(2) L.H., le 23 déc. 1904.

(3) Ibid., le 11 janv. 1905.

suivirent, toujours en 1905 : l'une à Moufettard (rue Moufettard) sur "Le problème de la morale chez Nietzsche" par un nommé Bianconi qui, semble-t-il, avait lu Nietzsche pour la première fois à l'Ecole Normale (1); l'autre à la Semaille (Rue Boyer) encore sur la morale de Nietzsche par de Pulligny. Cet homme avait fait plusieurs conférences sur le christianisme et sur la morale athée, et avait traduit de l'anglais l'ouvrage de Mangasarian, Le monde sans Dieu (2). Il avait sans doute trouvé de quoi l'intéresser chez Nietzsche, le philosophe de la mort de Dieu, et de la morale nouvelle.

D'autres conférences sur le philosophe eurent lieu avant la guerre : Beauplan en fit une à la Fondation Universitaire (rue de Belleville) à propos de l'influence de Nietzsche sur la littérature (3). Basch parla de l'individualisme à la Maison du Peuple (rue Charlemagne) (4); Daniel Halévy à la Coopération des Idées (St-Antoine) discuta la notion de l'aristocratie, notion qu'il avait déjà abordée devant des ouvriers en 1903 (5), lorsqu'il leur lit son livre nietzschéen, Histoire de quatre ans. On fit au même lieu deux comptes rendus : l'un par E. Godefroy de l'Ecce Homo, et l'autre par Elie Murmain, qui parla de La Vie de Frédéric Nietzsche de Daniel Halévy (6). Finalement,

(1) Ibid., le 12 mars 1905.

(2) Ibid., le 8 août 1905, Cahiers de la Quinzaine V
11, mars 1904.

(3) L.H., le 31 janv. 1907.

(4) Ibid., le 30 mars 1907.

(5) Ibid., le 5 août 1908; D. Halévy, préface, Luttes et problèmes, (Paris, 1911).

(6) L.H., le 27 janv., 1909; le 8 avril 1910.

en 1913, Léon Vallès prit la parole sur Les Affranchis de Marie Lénér. Le titre de la conférence indique une interprétation nietzschéenne de la pièce : "L'amour chez le Surhomme" (1). Malheureusement, aucune de ces conférences ne fut imprimée, et les revues proches des Universités populaires n'en donnent aucun résumé.

Un des périodiques alliés aux Universités dès le début en 1896 fut la Coopération des Idées. Fondée par Georges Dehermes, dirigée et presque entièrement écrite par lui jusqu'à la guerre, cette revue consacra quelques pages au problème de Nietzsche. Elle ne fut jamais accueillante, cependant; et après 1902-1903, quand Deherme renia ses anciennes convictions politiques, elle le fut encore moins.

Un seul des comptes rendus relatifs à Nietzsche ne fut pas écrit par Deherme lui-même. En 1897, le socialiste bâlois Mutschler fit une critique du Nietzsche-Kultus par le sociologue weberien F. Toennies. Le bon sociologue se félicitait que le culte de Nietzsche, en Allemagne, fût en déclin; Mutschler aussi s'en réjouit, et se débarassa du philosophe en le livrant aux psychiatres (2).

L'attitude de Deherme était plus nuancée. Déjà en 1896, il connaissait quelques idées nietzschéennes(3). En 1899 et en 1902, il cita Nietzsche contre Maurras d'une part,

(1) Ibid., le 26 août et le 15 sept. 1913.

(2) C.D.I., avr. 1897, p.192.

(3) C.D.I., août 1896, p.83; juillet 1896, p.71.

et d'autre part contre l'Empire allemande (1). A partir de 1902, les comptes rendus de livres sur Nietzsche ou relatifs à lui furent assez nombreux. En octobre de cette année là, Deherme fit une critique de l'ouvrage de Roberty, Frédéric Nietzsche. Quatre pages de sa petite revue furent consacrées à cet ouvrage remarquable. "Voici un Nietzsche inaccoutumé", commenta Deherme. En effet, il souligna ce Nietzsche nouveau : les longs extraits tirés du livre montrèrent un Nietzsche démocratique et révolutionnaire, un Nietzsche enfin dont les affirmations s'accordaient avec celles de la gauche. Deherme, semble-t-il, tenait à faire connaître cette "partie mal comprise de la sociologie nietzschéenne" (2). Un mois après, lorsqu'il fit un compte rendu des Réflexions sur Nietzsche par Paul-Louis Garnier, il semblait même préférer "l'individualisme héroïque" du philosophe au "fumeux panthéisme moniste" de l'auteur (3). Cependant, Deherme se tint plutôt à l'écart de la controverse sur Nietzsche. Ecrivant sur l'ouvrage de Pierre Lasserre, La Morale de Nietzsche, qui donna une vision du philosophe complètement opposée à celle de Roberty, il indiqua sa propre attitude sur le débat :

" Ni M.P. Lasserre, ni M. de Roberty ne nous trompent, d'ailleurs. On peut trouver ce qu'ils disent dans les aphorismes nietzschéens, et d'autres choses" (4).

(1) Ibid., juin 1899, p.75; J. Morland, "Enquête sur l'influence allemande", Mercure de France, 44 (1902)p.313.

(2) C.D.I., oct. 1902, p. 87-91.

(3) Ibid., nov. 1902, p. 155.

(4) Ibid., janv. 1903, p.220.222.

Ce n'est pas nécessaire d'analyser en détail l'attitude de Deherme après 1902-1903, puisqu'il cessa de se réclamer du socialisme. Il devint de plus en plus dur et méprisant envers le philosophe. Son article sur "Nietzsche ou Comte", écrit à propos de la Nietzschéenne de Daniel Lesueur, ne laissa aucune ambiguïté à l'égard de sa position : Comte seul pouvait amener la société au salut moral; Nietzsche ne nous montrait que la voie à la dégénérescence (1).

3. LA PETITE REPUBLIQUE ET NIETZSCHE :

La Petite République entre 1897 et 1902 manifesta un intérêt assez vif pour Nietzsche. En août 1897, le journal signala un article de l'anarchiste polonais Mecislas Golberg sur "Nietzsche et Renan" publié dans l'Oeuvre sociale du même mois (2). Le 13 septembre 1898, le journal fit savoir à ses lecteurs qu'une édition complète des oeuvres de Nietzsche allait paraître chez le Mercure de France. Trois mois plus tard (le 14 décembre 1898), la rédaction signala un article sur la santé du philosophe publié dans la Revue Encyclopédique.

Camille de Saint-Croix, critique littéraire à La Petite République, fut le premier à s'exprimer ouvertement sur Nietzsche dans le journal (3). En 1897, il commenta un

(1) A voir surtout , "Nietzsche ou Comte", Ibid., le 1er août 1908; les comptes rendus du Droit à la force, par D. Lesueur, ibid., le 1er août 1909, et du Crépuscule d'une Idole, par Pallarès, ibid., juin 1910.

(2) Nous n'avons pas pu trouver cette revue dans les bibliothèques parisiennes.

(3) L.P.R., le 10 août 1897.

article de Théodore de Wyzéma publié dans La Revue des Deux Mondes. Saint-Croix accepta sans un mot de critique les mauvais côtés du philosophe que Wyzéma aimait présenter au public. Wyzéma exprimait, dit le critique, une réaction légitime contre une philosophie superficielle et prétentieuse. Nietzsche était "le philosophe de la décadence allemande". Une autre référence à Nietzsche trois ans plus tard montra la même méfiance : c'était toujours question de son prétendu égoïsme et de son orgueil intellectuel (1). L'article accueillant de Jean Mélià quelques mois avant cette allusion n'avait évidemment pas modifié l'hostilité de Saint-Croix.

Une attitude toute autre s'exprima dans le Journal entre 1900 et 1905. Le 27 août 1900, fut annoncé la mort de Nietzsche - sur la première page, un honneur sans précédent. Trois jours après fut publié un article nécrologique sur le philosophe par Jean Mélià, avec le titre significatif: "Nietzsche et le socialisme" (2). L'article était sans doute plutôt naïf et superficiel, mais beaucoup de ce qui pouvait rapprocher le philosophe du socialisme fut énoncé pour la première fois. Nietzsche était "l'auteur d'Humain trop humain", c'est-à-dire le rationaliste et l'iconoclaste dont la philosophie visait à la liberté de l'esprit. Mélià fit peu des idées anti-socialistes de Nietzsche, et accentua au contraire tout ce qui pouvait faire de lui un allié Dreyfusard : son hostilité au nationalisme, sa haine du Christianisme, et avant tout son mépris pour l'anti-sémitisme. Tout un tiers de l'article fut consacré à la question de

(1) Ibid., le 18 déc. 1900.

(2) Ibid., le 30 août 1900.

"Nietzsche et les juifs" et lancé expressément contre la Libre Parole. L'article se termina avec une citation faite sans doute pour exaspérer les Drumont et les Maurras : pour tout ce qu'ils avaient donné à l'Europe, écrivit Nietzsche, "... nous avons pour les juifs de la reconnaissance". Malheureusement, Méliat n'écrivit rien de plus sur Nietzsche. Nous avons examiné plusieurs de ses ouvrages écrits après 1900, mais nous n'avons trouvé aucune autre référence au philosophe. Pourquoi ce silence après un si chaud accueil ?

En février 1902, Fournière parla de Nietzsche comme l'un de ceux qui voulaient opposer l'individu à la société (1). Dans le même mois Robert Haas et Jean Sigg donnèrent des articles à la Petite République à propos des conférences de Jaurès sur Nietzsche et le socialisme (2). Toujours dans la même année, Louis Lumet fit une critique des Réflexions sur Nietzsche de P.J. Garnier (3). Lumet ne dit rien sur Nietzsche lui-même, mais tint à énumérer les défauts du livre et de l'auteur : selon lui la pensée de Garnier "paraît un peu hésitante et débile", ne voyant que les détails subsidiaires de la philosophie nietzschéenne. Le critique semble se ranger du côté de Nietzsche; en tout cas, il n'eut rien de l'hostilité irréfléchie de Saint-Croix. En 1905, Lumet remercie même le Mercure de France et son dirigeant, car c'était à cause de leurs efforts, dit-il, que la France avait connu Gorki, Wells et Nietzsche (4). Mais nous ne pouvons pas parler d'une

(1) E. Fournière, "Bilan de l'individualisme ", Ibid., le 10 fév. 1902.

(2) Ibid., le 26 fév. et le 28 fév. 1902.

(3) Ibid., le 21 oct. 1902.

(4) Ibid., le 19 mars 1905.

connaissance profonde des idées nietzschéennes chez Lumet : dans ses comptes rendus de l'Immoraliste et du Serpent Noir, romans inspirés par Nietzsche, le nom du philosophe n'apparut pas (1).

4. LA REVUE SOCIALISTE ET NIETZSCHE :

Dans La Revue Socialiste comme dans la Petite République, l'intérêt pour Nietzsche se manifesta surtout pendant la décennie 1895-1904. Mais soulignons que dans cette période un seul ouvrage de Nietzsche fut évoqué dans les pages de la revue. En effet on préférait analyser les écrits sur Nietzsche plutôt que les ouvrages du philosophe lui-même. On trouve aussi plusieurs références à Nietzsche au cours des articles sur d'autres sujets.

Les collaborateurs à la revue n'exprimèrent jamais une attitude unanime sur Nietzsche. Certains se montrèrent hostiles au philosophe, d'autres plus favorables à son égard. Le début fut encourageant : Pierre Boz fit un compte rendu d'un article sur Nietzsche qui venait de paraître dans la revue berlinoise Freie Bühne (2). L'article, et le résumé dans La Revue Socialiste, manifestèrent une évidente sympathie pour Nietzsche, ce "jongleur" qui avait joué "avec des solides et sérieuses boules de métal précieux et pur ... qui s'appelle la profonde science historique". Il appartenait à la grande tradition allemande représentée par les Goëthe et les Hegel. Cinq années plus tard,

(1) Ibid., le 10 fév. 1903, et le 16 avr. 1905.

(2) L.R.S., Janv.-juin 1895, p. 726-727.

Palante approuva la critique de Nietzsche de la "morale d'esclaves" (1), et en 1904 Ossip-Lourié sembla préférer Zarathoustra au héros maladifs et stériles de Dostoïewsky (sic) (2). En revanche Adrien Veber, citant Max Nordau, mit Nietzsche parmi les Ibsen et les Brandès, "hâisseurs de la foule, anarchistes égoïstes ... décadents blagueurs" (3). En 1897, le surhomme fut traité de "sous-homme", dans une critique de l'oeuvre de D'Annunzio (4). Finalement, en ce qui regarde les opinions négatives sur Nietzsche, Rappoport rapprocha le philosophe tantôt de Mandeville, tantôt du transformisme lamarckien et du darwinisme, c'est-à-dire Nietzsche allait avec les théoriciens du conservatisme social (5).

La Revue Socialiste est parfois décevante. En 1898, l'ouvrage de Lichtenberger, La Philosophie de Nietzsche, véritable pionnier des études nietzschéennes en France, fut signalé dans les pages consacrées aux livres nouveaux, mais aucun compte rendu ne suivit cette annonce (6). En 1902, le livre si audacieux d'Eugène de Roberty, Frédéric Nietzsche fit peu de bruit chez la revue (7). La

(1) G. Palante, "L'esprit administratif", Ibid., juil-déc. 1900, p.95.

(2) Ossip-Lourié, "Dostoïewsky", Ibid., janv-juin 1904, p.80. On trouvera plusieurs autres références à Nietzsche par Ossip-Lourié dans la Revue Philosophique, sous la rubrique "Les périodiques russes", p.ex. juil-déc.1902, p.541.

(3) L.R.S. , juill-déc., 1895, p.381.

(4) Ibid., janv-juin 1897.

(5) Ibid., Janv-juin 1901, p.98; juil-déc.1901, p.622.
à voir aussi : janv-juin 1897, p.377.

(6) Ibid., janv-juin 1898, p.766.

(7) Ibid., juil-déc., 1902, p.254.

brève critique non signée ne fit que résumer la méthode et le but de l'auteur, tirés des premières pages de l'ouvrage; nous doutons que le livre fût lu d'un bout à l'autre. Malheureusement, aucun jugement ne fut porté sur l'interprétation si originale de la pensée nietzschéenne, une interprétation qui aurait été pourtant si séduisante pour un socialiste.

Gustave Rouanet fut plus positif. Dans une critique d'une anthologie de Nietzsche publié par Lichtenberger en 1899, il remercia l'auteur d'avoir fait connaître Nietzsche en France l'année précédente. Mais Rouanet s'intéressait plus à l'homme qu'à la philosophie : son compte rendu négligea les idées au profit de la personnalité et des aventures intellectuelles du philosophe (1). Il témoigna le même intérêt pour la personne de Nietzsche trois années plus tard dans une longue analyse de l'Essai sur l'individualisme par E. Fournière (2). Rouanet passa sous silence plusieurs penseurs dont l'auteur avait parlé, et qui étaient importants pour l'argument. Mais il fit un exposé des idées de Fournière sur Nietzsche, bien qu'elles n'occupassent que quatre pages du livre. En vérité, Rouanet regretta même qu'il ne pût pas reproduire, faute d'espace, toutes les lignes que l'auteur avaient consacrées au philosophe. Cependant, il resta hostile aux affirmations morales de Nietzsche : un livre si injuste envers son sujet tel que Nietzsche et l'immoralisme d'Alfred Fouillée n'évoqua en lui aucune protestation. Rouanet ne donna aucune preuve qu'il s'était fait une image de la moralité nietzschéenne

(1) Ibid., juill-déc. 1899, p.382.

(2) Ibid., janv.-juin, 1901, p. 753.

autre que la caricature présentée par Fouillée. Il se contenta de dire que l'ouvrage était "une critique approfondie des poétiques paradoxes de ce moraliste subtil qui se croyait un pur "immoraliste"". Comme la réaction d'Andler fut différente lorsqu'il lut ce livre ! " (1). Quoi qu'il en soit, Rouanet mit Nietzsche en 1904 parmi les Gobineau, les Shelley et les Ibsen, tous ceux qui avaient été des rêveurs prophétiques, et qui, pressentant un cataclysme européen, avaient cherché la lumière lointaine dans l'avenir (2). Même si Rouanet se méfiait d'une philosophie dont il ne pouvait pas partager les doctrines, il ne méprisa jamais celui qui l'avait conçue. Nietzsche était grand malgré ses erreurs.

Le plus souvent dans la Revue Socialiste, on abordait Nietzsche par rapport au problème de l'individualisme. La question de l'individu et de son sort dans une société socialiste préoccupa toujours les collaborateurs à la revue. Pendant l'Affaire Dreyfus, le problème prit une réelle importance, car les défenseurs d'un individu furent aussi les porteurs de l'étendard socialiste. Ce fut dans cette période que la revue s'intéressa le plus à Nietzsche, et presque toujours ce fut le Nietzsche représentant d'un individualisme absolu.

En 1900, nous trouvons dans une liste de livres nouveaux, l'ouvrage du baron italien, Raffaele Garofalo, Nietzsche et l'individualisme (3). Dans la même année, la

(1) Voir ci-dessous, "Le milieu Lucien Herr et Nietzsche".

(2) E.R.S. Janv.-Juin 1904, p.763. compte rendu de Précurseurs et Révoltés par Ed. Schuré.

(3) Ibid., Janv.-Juin, 1900, p.766.

revue publia une critique de l'Unique et sa propriété, où l'on fit plusieurs comparaisons entre Nietzsche et l'auteur de cet ouvrage qui était considéré comme la bible de l'individualisme outrancier (1). Entre 1900 et 1904, les articles de Georges Palante et les comptes rendus de ses ouvrages - ouvrages qui étaient toujours imprégnés de nietzschéisme et d'individualisme - diffusèrent l'idée déjà banale d'un Nietzsche individualiste furieux (2).

Fournière, possibiliste de l'école de Benoît Malon et un des rédacteurs de La Revue Socialiste, chercha de définir une doctrine "d'individualisme socialiste" (3). Ce fut dans le cadre de cette recherche qu'il aborda Nietzsche et les autres théoriciens allemands et anglais des droits de l'individu. Pourtant sa discussion sur Nietzsche dans l'Essai sur l'individualisme (1901) avait un caractère particulier (4). Il était résolument contre les doctrines individualistes de Nietzsche; mais les quatre pages consacrées au philosophe étaient pleine d'émotion, de lyrisme, et de sympathie réelle devant le drame intellectuel et spirituel qu'était sa vie. Elles semblaient même hors de propos dans l'ensemble du livre qui discute la nature de l'individualisme au niveau abstrait; certainement, il n'existait rien de pareil dans l'ouvrage pour les autres penseurs

(1) Ibid. , janv.-juin, 1900, p.205-251.

(2) G. Palante, "L'esprit administratif", ibid, juil-déc. 1900, p.95; "L'esprit de petite ville", ibid., janv-juin 1901, p.716. Compte rendu de Précis de Sociologie, Ibid. janv-juin 1901, p.510., De Combat pour l'individu, Ibid., janv-juin, 1904, p.510; et aussi juill-déc.1901, p.122.

(3) Cf. Lettre dans H. Clouard, La "Cocarde" (1910) p.IX.

(4) E. Fournière, Essai sur l'individualisme (1901), pp. 77 et seq.

étudiés, tels que Stirner et Spencèr. Ce fut un hommage à Nietzsche à la fois touchant et édifiant. Et cet éloge donne à penser que, lorsque Fournière quatre ans plus tard mit les nietzschéens parmi "les aristocrates, nihilistes sociaux et moraux, Strugglers, littérateurs, fantaisistes, "en dehors" (1), Nietzsche n'était pas lui-même inculpé.

Paul Louis Garnier, lié pendant l'Affaire Dreyfus aux milieux de la Revue Blanche, de l'Ermitage et de la Revue Socialiste, commenta la philosophie nietzschéenne avec un biais anti-individualiste tout comme Fournière, bien que son panthéisme nébuleux et son lyrisme excessif l'eussent sans doute éloigné de ce dernier. Garnier ne procéda jamais par une analyse minutieuse des théories nietzschéennes ; il ne jugea pas par la logique. Il s'occupa plutôt de dégager "l'esprit" que les paroles et les idées de Nietzsche recelaient. Le résultat, c'est que l'on peut lire un peu de Garnier avec plaisir, mais l'ensemble seulement avec impatience. Ses images frappantes étaient trop nombreuses, et le langage fluide glissait toujours vers l'obscurité. Il dit la même chose cent fois - les métaphores incessantes seules étaient différentes.

Son compte rendu de l'Origine de la Tragédie occupa huit pages de La Revue Socialiste (2). Manifestant tout le respect possible envers la personne de Nietzsche, Garnier s'attaqua à son individualisme avec plus d'acharnement même que Fournière. L'étude projetée qu'il voulait une réfutation complète du système nietzschéen parut la

(1) L.R.S., juill. - Déc., 1905, p. 748.

(2) Ibid., janv.- juin, 1902, p. 496-504.

même année (1). Tous les thèmes déjà abordés dans la critique de l'Origine de la Tragédie furent repris dans cet ouvrage, dont la Revue socialiste donna une analyse peu après sa parution (2). Les Réflexions sur Nietzsche furent loin d'être la réfutation systématique que Garnier avait espérée : il se borna à la première philosophie de Nietzsche et à ses idées sur la société grecque, c'est-à-dire il prit le jeune théoricien du wagnérisme comme le Nietzsche complet. Cet ouvrage n'eut pas de grande influence sur le milieu socialiste de l'époque.

La revue se préoccupa bien peu de Nietzsche de la fin de l'Affaire Dreyfus jusqu'à la guerre. Le rédacteur de la revue, Henri Genet, avoua en 1911 qu'il avait lu Nietzsche et qu'il le relisait de temps en temps (3). Mais cet ami inattendu au coeur du périodique ne facilita pas la diffusion des idées nietzschéennes pendant ces années. En vérité, nous avons trouvé peu de choses sur le philosophe après 1905 : en 1906, de Morsier utilisa une expression de Nietzsche - le "renversement des valeurs" - à propos du socialisme (4); Henri Guernut écrivit cinq lignes en 1909 sur le Travail de Zarathoustra de Daniel Halévy, faisant connaître les circonstances tragiques dans

(1) Ibid., Janv.-Juin 1902, p.504 ; P.L. Garnier, Réflexions sur Nietzsche (éd. L'Ermitage, 1902), La première partie de cet ouvrage parut dans l'Ermitage 1902 (I), p.334-351.

(2) L.R.S. , Juill.- déc. 1902, p.254-255.

(3) J. Viollis, "Enquête sur Nietzsche et la jeunesse d'aujourd'hui", L.E.R. , janv. 1911, p.121.

(4) L.R.S., Janv.- Juin 1906, p.267.

lesquelles naquit l'ouvrage de Nietzsche et disant un mot sur la sensibilité aiguë du philosophe (1); et finalement Augustin Hamon, dans un article sur le théâtre de Bernard Shaw, consacra deux pages à une comparaison entre le surhomme de Nietzsche et celui du dramaturge irlandais (2). Ce silence n'est cependant pas surprenant - toute la revue changea de ton après 1905. La "Revue des Livres" où Nietzsche avait trouvé une petite place, fut désormais consacrée aux ouvrages sur la vie sociale et économique. Les questions plus abstraites qui l'avaient tant préoccupé avant 1904 furent mises à l'écart, et avec elles, le problème de Nietzsche.

5. NIETZSCHE ET LE MILIEU DU SYNDICALISME REVOLUTIONNAIRE :
LE MOUVEMENT SOCIALISTE :

Le Mouvement socialiste, malgré sa parution irrégulière, avait une influence considérable sur la gauche de l'époque, contribuant "à former des secteurs non négligeables de l'opinion socialisante" (3). Fondée en 1899 par les efforts de Hubert Lagardelle afin de sortir "du sinistre désert intellectuel", la revue se sépara très vite des autres tendances socialistes (4). Elle élaborait "la pensée théorique la plus intéressante sans doute au début du siècle", celle du "socialisme ouvrier". Cette doctrine

(1) Ibid., juill.-déc., 1909, p.760.

(2) A. Hamon, "La métaphysique et la philosophie dans le théâtre de B. Shaw", Ibid., janv.-juin 1911, p.20-29.

(3) M. Rebérioux; "La Guerre sociale" et "Le mouvement socialiste", Le Mouvement Social; janv-mars 1964, p.92.

(4) J. Maïtron, Dictionnaire du Mouvement Ouvrier, 1871-1914, "Lagardelle".

nouvelle se situe carrément à la gauche de la S.F.I.O.(1). L'apogée de la revue fut atteinte entre 1904 et 1910, les années de la recherche d'un courant socialiste spécifiquement "syndicaliste". Les collaborateurs créèrent des bases nouvelles pour le socialisme, et firent des critiques originales de la société et de la civilisation bourgeoises(2). Contre les intellectuels, le positivisme, le parlementarisme et surtout contre le "marxisme déformé et paresseux" de l'orthodoxie allemande, le périodique s'installa en plein révisionnisme tout en clamant "la conquête du monde par un prolétariat révolutionnaire" (3). Les intellectuels de la revue avouèrent eux-mêmes l'influence de Bergson sur leurs idées (4); mais Nietzsche aussi eut sa part dans la construction audacieuse d'un socialisme nouveau.

Entre 1899 et 1904, le Mouvement Socialiste ne montra ni une connaissance profonde ni une grande compréhension des idées nietzschéennes. On trouve des références à Nietzsche à propos de son influence sur Palante et sur Gorki (5), et dans les extraits de Ribot et de Gourmont sur l'influence allemande en France (6),

(1) M. Rebérioux, "Le socialisme français", in J. Droz, Histoire Générale du Socialisme, T.II, p.203-204.

(2) Ibid., p.203; M. Rebérioux, "Hostilité à l'Etat", Le Mouvement Social, Oct-déc.1968, p.26-27;"Le Mouvement Socialiste", Ibid., Janv-mars 1964, p.93.

(3) J.B. Séverac, Le Mouvement Syndical, (1913), p.77.

(4) J.B. Séverac, "L'Influence de la philosophie de Bergson", LMS, mars 1911, p.182.

(5) Ibid., 1 juil.1901, p.63; Janv-juin 1902, p.851.

(6) "Littérature et nationalisme", ibid., avr. 1902, p.816, "L'influence Allemande", Ibid., mai-août 1903, p.397.

Les premiers comptes rendus des ouvrages relatifs à Nietzsche ne furent pas très accueillants à son égard. Emile Tharaud, dans une critique des Pages Choiesies en 1899, s'opposa résolument aux idées de Nietzsche sur la Grèce antique, sur le surhomme, et sur la nécessité de l'esclavage (1). Mais le critique pressentit aussi le côté positif de ces doctrines-la "virilité" de Nietzsche-qui serait utilisé par la revue plus tard. Le compte rendu non signé de l'article de Fouillée, "Nietzsche et Guyau" fut encore plus dur envers le philosophe (2). Sans doute la sévérité de Fouillée lui-même, que le critique ne contesta pas, fut la cause de cette dureté implacable. Pourtant l'intérêt pour Nietzsche persista : un mois plus tard, la revue fit un compte rendu de l'Origine de la Tragédie (3). Ici, le ton avait déjà changé. Nietzsche était le philosophe de la lutte qui, seule, faisait grandir le sentiment de la vie. Cet aspect de la pensée nietzschéenne allait devenir cher aux théoriciens du syndicalisme révolutionnaire.

A partir de 1904, et pendant toute la période de l'élaboration théorique du "socialisme ouvrier", le nom de Nietzsche se trouve très fréquemment dans les pages du Mouvement Socialiste. Ce furent Edouard Berth et J.B. Séverac qui écrivèrent le plus sur Nietzsche et sur les rapports avec le socialisme, mais d'autres aussi utilisèrent ses idées. Lagardelle parla de lui à propos de l'individualisme anarchiste en 1905, et en 1908 le lia au syndicalisme

(1) Ibid., janv.-juin 1899, p.637-638.

(2) Ibid., 11 janv. 1902, p.95. Il s'agissait d'un article paru dans la Revue Philosophique, le mois précédent.

(3) L.M.S., 15 fév. 1902, p. 334.

révolutionnaire (1). M.T. Laurin le défendit contre l'accusation d'immoralisme (2), et A.O. Olivetti utilisa les idées de Nietzsche sur la Grèce antique dans son éloge à l'action directe du prolétariat (3). Finalement, la revue publia en octobre 1909 un article de l'allemand Gystrow sur "Nietzsche et son temps" (4). Cet article avait paru dans les Sozialistische Monatshefte de 1900, et avait été signalé à cette époque dans Le Mouvement Socialiste par Georges Weil (5). Le fait que la revue le publia en français neuf années plus tard semble indiquer une volonté de mettre fin à la question du rapport entre Nietzsche et le socialisme. Ce fut directement à ce problème que Gystrow s'était adressé; sa solution si éloquente était, semble-t-il, très estimée dans ce milieu.

Séverac écrivit en 1913 que "l'expression la plus haute et la plus compréhensive des idées syndicalistes révolutionnaires est due aux plumes de Lagardelle, Sorel et Berth" (6). Lagardelle n'écrivit rien sur Nietzsche d'important : il ne fit que quelques références à ses idées. Les deux autres cependant firent beaucoup d'effort pour lier ses doctrines au socialisme ouvrier :

(1) Ibid., 15 mars 1905, p. 415; juin 1908, p.431.

(2) Ibid., juil., 1908, p.78-79.

(3) "Action directe et médiation", ibid., juil.-août 1909, pp.26-38.

(4) Ibid., oct. 1909, pp.194-205.

(5) Ibid., 1 nov. 1900, pp. 576 ; cf. Sozialistische Monatshefte 4 (1900) p.630.

(6) J.B. Séverac, Le Mouvement Syndical (1913), p.75.

Les idées de Berth sont intrinsèquement liées à la philosophie nietzschéenne. Il collabora au Mouvement Socialiste du début en 1899, mais ce fut entre 1903 et 1908 qu'il discuta Nietzsche dans les pages de la revue. Il parlait toujours le langage nietzschéen dans ses articles et ses comptes rendus, des fois même hors de propos : c'était toujours une question d'"énergie", de "force", de "table de valeurs", ou d'"immoralisme". Au cours des années 1907 et 1908, l'influence de Nietzsche sur ses écrits devint omniprésente. Des citations du philosophe abondèrent, tirées de plusieurs ouvrages; très souvent, elles constituaient la base de l'argument que Berth voulait exposer (1). Cette préoccupation se cristallisa enfin dans un article sur "Les "Considérations Inactuelles" de Nietzsche" (2), le plus "jeune", dit Berth, de tous les ouvrages du philosophe, et le plus important car il résumait toutes ses idées maîtresses. En effet, Berth pouvait bien aimer cet ouvrage: tous ses propres préjugés contre les intellectuels, les "hommes théoriques" et le rationalisme superficiel et confortable y trouvaient leur confirmation éloquente. Sa préférence pour la deuxième "Considération" sur l'histoire n'était pas un hasard : elle était la pierre angulaire de sa critique du socialisme parlementaire, du marxisme "orthodoxe" et de la société bourgeoise hypertrophiée de théorie. Jusqu'à sa mort, Berth continua à voir le monde avec une perspective nietzschéenne (3); mais ses idées sur le

(1) Par ex. L.M.S., mars 1908, p.202-204.

(2) Ibid., juillet, 1908, pp.52-63.

(3) Voir par ex. Les Méfaits des intellectuels (1914); Guerre des classes, (1924).

philosophe changèrent très peu après ces années fécondes de sa collaboration au Mouvement Socialiste.

Georges Sorel aussi fit partie de ce mouvement nouveau. Cependant, aborder le problème des rapports entre lui et Nietzsche est quelque peu gênant : les commentateurs de Sorel ne se sont jamais accordés à cet égard (1). Le problème, c'est que Sorel ne parla guère du philosophe; et pourtant on trouve chez les deux hommes une vision semblable du monde moderne : le même sentiment de décadence et de médiocrité, la même révolte contre les idées niveleuses et contre un monde bureaucratique et apaisé. S'agit-il d'un simple "parallélisme", ou d'une influence directe et déterminante ?

Selon Goriély, Sorel découvrit Nietzsche "assez tard" (2). En effet, ce fut en 1898, qu'il utilisa le nom du philosophe pour la première fois, lorsqu'il définit le socialisme avec l'expression nietzschéenne déjà célèbre : "une nouvelle évaluation de toutes les valeurs" (3). Dans la même année, il fit un compte rendu de La Philosophie de Nietzsche d'Henri Lichtenberger pour la revue anarchiste l'Humanité Nouvelle (4). La trentaine de lignes ne témoignent

(1) Par exemple : G. Serbos Une Philosophie de la production (1913); G. Guy-Grand, La Philosophie syndicaliste (1911); P. Lasserre, G. Sorel (1928) établissent des liens étroits entre les deux hommes. B. Goriély, Le Pluralisme dramatique de G. Sorel, (1962), donne l'opinion opposée.

(2) B. Goriély G. Sorel (1962), p.55.

(3) Préface à S. Merlino, Forme et Essence du socialisme (1898), p. XLII.

(4) L'Humanité Nouvelle, II (1898), pp.635-636.

pas peut-être d'une profonde connaissance de l'oeuvre nietzschéenne, mais elles montrent un désir ardent de diminuer la prétendue hostilité du philosophe pour le socialisme. Sans doute avait-il trouvé plusieurs choses qui pouvaient lui plaire dans l'exposition de Lichtenberger, et il voulait tirer Nietzsche du côté de sa propre doctrine sociale. On sait aussi qu'à cette époque (1897-1904) Sorel était lié à Charles Andler, et qu'il écrivait des articles pour les Sozialistische Monatshefte (1). Discuta-t-il sur Nietzsche avec Andler ? Lut-il l'article de Gystrow dans la revue allemande en 1900 ? Nous l'ignorons. En revanche, Sorel connaissait d'autres écrivains qui auraient pu approfondir sa compréhension de la philosophie de Nietzsche. En 1904, il lit les Maîtres de la pensée contemporaine de Jean Bourdeau. Le chapitre sur Nietzsche et les socialistes (Gystrow, Roberty et Jaurès) lui donna un plaisir qu'il ne dissimula pas (2). Sorel semblait même connaître l'auteur personnellement : en 1907, Bourdeau lui signala un article sur l'ouvrage de Pagini, Le Crépuscule des philosophes, où l'italien discutait, parmi d'autres, la philosophie de Nietzsche (3). Il y avait aussi, et peut-être surtout, les "causeries de jeudi" chez les Cahiers de la Quinzaine, où Sorel pouvait écouter des experts sur Nietzsche : Halévy, Benda, Berth, les Tharaud, et même Rolland - tous allaient chez Péguy pour discuter sur les problèmes de l'époque - avaient

(1) "Lettere di Sorel a Croce", La Critica T.25 (1927) p. 172; T.26 (1928), p.38, 93.

(2) G. Sorel, Réflexions sur la violence (1972), p.305.

(3) Lettre à Croce, du 10 janv. 1907, dans La Critica, T. 26 (1928) p.98.

une connaissance profonde des doctrines nietzschéennes. Berth et Halévy furent obsédés par ces doctrines à l'époque des causeries (1906-1907); il sembla inadmissible que les idées du philosophe ne fussent jamais discutées parmi ces intellectuels. On sait aussi que Sorel aimait beaucoup le roman prophétique de Daniel Halévy, l'Histoire de Quatre ans. Cet ouvrage était imprégné de nietzschéisme libéral et de socialisme dreyfusard. Sorel, semble-t-il, avait l'héros nietzschéen du roman (Vincent Tillier) dans son esprit en écrivant ses Réflexions sur la violence. Ce personnage fut le modèle de "l'homme libre" dont les Réflexions étaient l'éloge (1).

En 1908 et 1909, Sorel continua à s'intéresser à Nietzsche. Il fit attention à ce que dit Croce sur le philosophe (2). Quelques mois plus tard, il signala La Vie de Frédéric Nietzsche (Daniel Halévy) à l'italien, voulant que Croce écrivît un compte rendu de cette biographie dans La Critica (3). Finalement, en 1909, Sorel fit remarquer à son correspondant un article de Berthelot dans La Revue de Métaphysique et de Morale sur "Le Pragmatisme de Nietzsche" (4). Aussi, l'intérêt de Sorel pour Nietzsche à l'époque où il écrivait ses Réflexions ne fut pas quelque chose d'éphémère. Les pages consacrées au philosophe dans cet ouvrage capital ne furent ni les premières pensées de Sorel sur lui, ni les dernières.

(1) A. Silvera, D. Halévy and his Times, (Ithaca, 1966), p. 195-197, à voir surtout la lettre de Sorel à Halévy du 7 juillet 1907, citée p.195.

(2) Lettre à Croce du 27 mai 1908, La Critica T.26, (1928), p.106.

(3) Lettre à Croce du 23 Nov.1908, Ibid., 26(1928), p.191-192.

(4) Lettre du 11 août 1909, Ibid. p.334.

Le problème des rapports entre les deux hommes demeure, cependant. Il reste chez Sorel un silence frappant. Dans tous les articles de 1906-1908, même dans ceux dont le sujet était proche aux préoccupations de Nietzsche - sur l'antiquité grecque, par exemple - on ne trouve aucune allusion au philosophe. Sorel, garda-t-il un silence au sujet de Nietzsche délibérément ? Et pour quelle raison, si cela est le cas ? A-t-on raison de dire que sa curiosité des idées nietzschéennes resta en fin de compte superficielle et peu importante ? Faute de textes, nous ignorons la réponse à ces questions.

Séverac aussi contribua au débat sur Nietzsche dans Le Mouvement Socialiste. En 1906, il publia sa thèse de philosophie, présentée à l'Université de Montpellier, sur les Opinions de Nietzsche sur Socrate. L'objet de l'étude était d'analyser la philosophie de Nietzsche à travers les jugements qu'il porta sur Socrate. Un tel sujet s'accorde bien avec une revue qui ne se fatiguait jamais de s'attaquer aux "hommes théoriques" dont Socrate était le précurseur. Nietzsche s'était attaqué au Grec toute sa vie; Séverac se donna la tâche d'expliquer la nature des attaques et les raisons pour lesquelles Nietzsche se fit son ennemi impitoyable. La revue donna sa caution aux idées de Séverac : sa couverture entre janvier et mai 1907 annonça la publication de la thèse sous le titre moins lourd : Nietzsche et Socrate. Curieusement, le périodique ne publia aucun compte rendu de l'ouvrage.

Pendant trois ans, Séverac n'écrivit rien sur Nietzsche, se préoccupant uniquement de sa propre rubrique dans Le Mouvement Socialiste sur les "Questions agraires".

Ce fut après le départ de Berth de la revue qu'il recommença à écrire sur le philosophe. En 1909, il rendit hommage à la biographie de Nietzsche que Daniel Halévy venait de publier (1). En 1910, Séverac publia un Choix de textes du Russe V. Soloviev. Ce ne fut pas un hasard que Séverac s'intéressait à cet écrivain : comme tous les collaborateurs au Mouvement Socialiste après 1904, et comme Nietzsche lui-même, Soloviev était convaincu de la chute irrémédiable de la moralité bourgeoise, et de la nécessité d'en trouver une autre. Tous ces hommes semblent de la même famille par leurs inquiétudes communes. Ce n'est donc pas étonnant que le Russe lui-même s'intéressât à Nietzsche, et encore moins que Séverac traduisît et reproduisît son article sur le philosophe dans le Choix de textes (2).

En 1911, Séverac écrivit deux articles dans Le Mouvement Socialiste sur Nietzsche. L'un s'occupa de son importance pour le mouvement ouvrier, et fut écrit par rapport à l'article de Charles Andler sur les idées sociales du philosophe. Cependant, Séverac porta l'apologie d'Andler encore plus loin : si celui-ci montra dans son analyse tout ce qui pouvait rapprocher Nietzsche du socialisme, celui-là fit de lui un penseur - sans le savoir - de la classe ouvrière ascendante (3). L'autre article fut écrit un mois plus tard à propos de l'enquête de Jean Voillis sur Nietzsche et la jeunesse française (4). Viollis avait trouvé

(1) L.M.S., déc. 1909, p.395-396.

(2) V. Soloviev, "Le sur-homme", in Choix de textes (Introduction et traduction de J.B. Séverac), (1910) pp.205-214.

(3) J.B. Séverac, "Nietzsche et le socialisme", L.M.S. fév.1911, p.144-147; Ch. Andler, "Les opinions sociales de Nietzsche", R.D.M. nov.1910, p.513-541.

(4) J.B. Séverac, "Nietzsche et le socialisme", L.M.S., mars 1911, p.222-224; J. Viollis, "Enquête sur Nietzsche et la jeunesse d'aujourd'hui", L.G.R., janv. 1911.

que la jeunesse de 1911 cherchaient d'autres maîtres que Nietzsche; l'enquêteur, qui détestait le philosophe, s'en réjouit. Séverac, pour sa part, voulait souligner l'importance de Nietzsche pour le monde contemporain face à cette indifférence de la nouvelle génération. Il ne pouvait pas croire que le grand ami des Latins serait oublié en France. Séverac, Languedocien et Socialiste, un des rédacteurs au Mouvement socialiste, rangeait Nietzsche parmi les siens.

6. NIETZSCHE ET LE MILIEU LUCIEN HERR :

(Thomas, Blum, Herr, Andler)

Plusieurs jeunes intellectuels avant 1914 devaient leur socialisme ou leur engagement politique à Lucien Herr. Bibliothécaire à l'Ecole Normale, cet homme exerça beaucoup d'influence sur le milieu de gauche universitaire. A l'aile droite de l'Allemanisme, possibiliste comme son ami Charles Andler, lui et ceux qu'il convertit au socialisme tels que Blum, Thomas et Jaurès s'installèrent dans la tradition révolutionnaire française. Ils se méfièrent du marxisme étrié de la social-démocratie allemande et des guesdistes français. Par conséquent, et tout en reconnaissant la contribution indispensable de Marx au socialisme, ils étaient très sensibles au mouvement "révisionniste" après 1895. Andler et Thomas par exemple, avaient des liens assez étroits avec les bernsteiniens allemands, qui mirent en cause les dogmes marxistes. Ils connaissaient aussi les collaborateurs des Sozialistische Monatshefte, l'organe de ce révisionnisme, et une revue très malmenée par les marxistes "orthodoxes". On a beaucoup parlé d'une "crise du marxisme" à la fin du XIX^e siècle; ces intellectuels

vivaient cette crise et portèrent ses contradictions en eux-mêmes. Ils se croyaient "idéalistes afin de se distinguer du "matérialisme" plutôt grossier du marxisme. Leur socialisme serait le fruit mûr d'un long effort de volonté et de force morale : contre Marx, et avec Nietzsche, Andler par exemple croyait les idées beaucoup plus importantes dans l'histoire que les prétendues fatalités économiques(1). Nietzsche pouvait donner à ce milieu des perspectives historiques et morales niées par le marxisme; il pouvait donner une nouvelle dimension au socialisme; ou il pouvait accentuer une dimension qui avait été jusqu'à-là dépréciée.

Pourtant les journaux et les revues fondés par ce milieu publièrent très peu sur le philosophe. Notes critiques, où collaborèrent plusieurs jeunes universitaires de gauche, furent publiées entre 1900 et 1906. Deux livres sur Nietzsche furent signalés dans les "Indications bibliographiques" de 1902 et 1903 : La Morale de Nietzsche de Pierre Lasserre et Le idee fondamentali di F. Nietzsche de F. Orestano (2). Un seul grand événement eut lieu dans cette revue en ce qui concerne Nietzsche : le débat acerbe entre Fouillée et Andler, provoqué par le compte rendu agressif que fit celui-ci de Nietzsche et l'immoralisme(3).

(1) Pour l'attitude des socialistes français à l'égard de l'Allemagne et du marxisme allemand et français, voir: E. Tonnelat, Ch. Andler (Strasbourg) (1937), p.95-96; C. Digeon, La Crise allemande de la pensée française, (1959), passim; B.W. Schaper, A. Thomas (1960) p.21; R. Winling, Péguy et l'Allemagne (Lille) (1975), passim; D. Lindenberg, Le Marxisme introuvable (1975), Ecrits de Lucien Herr, (Thèse de 3^e cycle, 1979), et avec A. Meyer, L. Herr, (1977), p.72, 239.

(2) N.C., nov. 1902, p.281, 1903, p.57.

(3) Ibid., 1903, pp.82, 97-102.

Mais le bruit de cette bataille n'eut pas d'écho, et la controverse resta la seule chose dans la revue qui témoignait d'un intérêt pour les idées nietzschéennes. Le Bulletin des Bibliothèques Populaires, successeur aux Notes Critiques, fut publié entre 1906 et 1909. Nous n'y avons trouvé qu'une seule référence à Nietzsche : une critique (signé "L") de l'ouvrage d'Emile Faguet, En lisant Nietzsche (1). Finalement, la Revue critique des Livres Nouveaux (1910-1914) continue le travail du Bulletin, et plusieurs des intellectuels des deux revues précédentes y collaboraient. Mais des trois comptes rendus d'ouvrages relatifs à Nietzsche, un seul donna des jugements personnels sur l'auteur ou sur le philosophe : Andler s'attaqua avec passion aux traductions d'Henri Albert des oeuvres nietzschéennes. Les deux autres critiques se contentèrent d'un résumé du contenu de l'ouvrage dont il était question(2).

L'Humanité, dont Herr fut un des fondateurs, est un peu décevante. Même pendant ses premières années, lorsqu'elle comptait parmi ses collaborateurs Andler et Halévy, les deux hommes à l'époque qui connaissaient réellement l'oeuvre de Nietzsche, elle n'était pas empressée de faire connaître le philosophe à ses lecteurs. Nous avons trouvé plusieurs références à lui ça et là dans le journal, mais aucun article sur sa philosophie. Une critique peut être

(1) Bulletin des Bibliothèques Populaires, 1906, p.115.

(2) Ch. Andler, compte rendu de Ecce Homo (tdn. H. Albert), Revue Critique des Livres Nouveaux (1910), p.27; M. Drouin, compte rendu du Crépuscule d'une Idole, par Pallarès, Ibid. (1911), p.78; L. Dugas, compte rendu du Romantisme utilitaire, par R. Berthelot, ibid., (1912), p.21.

considérée comme une exception : Léon Blum fit un compte rendu du roman nietzschéen de Paul Adam, Le Serpent Noir (1). Blum approuvait l'esprit qui animait le roman, et il aimait aussi les valeurs morales, puisées dans Nietzsche, que le roman prônait; le critique analysa le texte par rapport à sa fidélité aux idées du philosophe. Le sujet du compte rendu fut Nietzsche aussi bien que le romancier.

Les références à Nietzsche dans le journal auraient contribué sans doute à donner aux lecteurs une certaine idée du philosophe. Blum signala, peu après le commencement du journal, les idées de Maurice Donnay sur Nietzsche et les juifs (2). Un an plus tard, il fit une comparaison entre Nietzsche et son ancienne idole Barrès, au profit de l'Allemand (3). Fournière, comme toujours, rapprocha Nietzsche du courant individualiste, et Andler montra les ressemblances entre lui et Schiller (4). Rouanet fit connaître la Nietzschéenne de Daniel Lesueur, sans cacher son propre mépris pour les idées sociales et philosophiques du roman. Cependant, on sent que son hostilité touchait à Lesueur plutôt qu'à Nietzsche (5). Le journal signala deux ouvrages écrits "à la manière de Nietzsche" : un article d'Elslander et un livre qui satirisait les bourgeois de la

(1) "La vie littéraire", L.H., le 21 mars 1905.

(2) Compte rendu du Retour à Jérusalem, par M. Donnay, L.H., le 1 juin 1904.

(3) L.H., le 15 mai 1905.

(4) E. Fournière, "Individualisme et socialisme", ibid. le 21 nov. 1904; Ch. Andler, "Le centenaire de Schiller", Ibid., le 14 mai 1905.

(5) "Lecture pour tous", Ibid., le 10 août 1908.

bourse .Ainsi parlait Jéroboain (1). Dans un article sur "Le centenaire de Wagner", le critique (signé "F.C.") parla de la liaison entre le philosophe et le musicien, et signala aux lecteurs "le beau livre" de Daniel Halévy où cette amitié était si bien décrite (2). Deux jours plus tard, l'Humanité publia un extrait de Wagner avec le titre "Wagner et le Patriotisme". L'extrait fut tiré de l'Etat et la religion, un ouvrage de Wagner qui, observa le journal, "provoqua, à juste titre, l'admiration de Nietzsche", comme si ce fait ajoutait à la valeur de l'ouvrage (3). La même année, Camille Bloch avoua dans le journal que, des trois livres les plus préférés, Ainsi parlait Zarathoustra était au premier rang (4) et Blum discuta l'influence de Nietzsche sur la génération littéraire des années 1900 (5). Finalement, le roman d'Anatole France qui fut publié dans le journal, Sur la pierre blanche, pouvait aussi faire penser à Nietzsche : l'idée du retour éternel semble commun aux deux écrivains, et la notion d'une ascendance perpétuelle de l'homme, à la fois morale, biologique et sociale, est très proche à la doctrine nietzschéenne du surhomme (6).

(1) Ibid., le 16 sept. 1907, et le 28 mai 1913.

(2) Ibid., le 28 mai 1913.

(3) Ibid., le 30 mai 1913.

(4) Ibid., le 3 oct. 1913.

(5) Ibid., le 7 fév. 1913.

(6) Mais c.f. J. Levaillant, L'Evolution intellectuelle d'Anatole France (1965), pp. 639, 712-713.

Certains individus autour de Lucien Herr avaient trouvé Nietzsche bien avant la fondation de l'Humanité et des Notes Critiques. Et parfois il resta avec eux toute leur vie :

Albert Thomas fut peut-être le moins touché par la philosophie nietzschéenne. Il lut Nietzsche à l'Ecole Normale en 1901, et l'avait beaucoup aimé à l'époque, mais la rencontre n'eut pas de suite, comme il l'avoua à Jean Viollis en 1911 :

" Vous l'avourais-je ? Notre effort de propagande quotidienne, d'action coopérative, syndical et politique, ne m'a jamais permis depuis bientôt huit ou dix ans de rien relire de Nietzsche " (1).

Et Thomas ajouta : "... je n'oserais pas dire que ma pensée s'est trouvée, à un moment quelconque, imprégnée de nietzschéisme". Le seul livre qu'il emprunta à l'Ecole Normale (1903) fut la première partie de Menschliches. Le même ouvrage qui avait attiré Bracke, et qui était, à la rue d'Ulm, l'ouvrage le plus lu. Il lut Zarathoustra aussi, en 1901, "avec une très vive joie" (2). Il semble douteux qu'il lût d'autres ouvrages, cependant, bien qu'il continuât à s'intéresser au philosophe.

Chez Léon Blum, une connaissance de Nietzsche

(1) J. Viollis, "Enquête sur Nietzsche", L.G.R., janv. 1911, p.126.

(2) Ibid., p.126.

existait bien avant la rencontre de Thomas avec le philosophe, et était en outre beaucoup plus profonde. L'influence de Nietzsche sur Blum se faisait sentir encore pendant les années de l'entre-deux-guerres, lorsque le militant politique que Blum était devenu commentait quelque phrase du philosophe devant des ouvriers (1). En 1912, il dit qu'il appartenait à la génération qui avait accueilli Ibsen en France, et qui avait "subi son influence, immédiatement antérieure à celle de Nietzsche" (2). Il semble que Blum rencontrât les idées Nietzscheennes très tôt. Déjà en 1892, il collabora au Banquet, où Halévy, Gregh et Robert Dreyfus s'empressaient de faire connaître Nietzsche au public français avec toute l'ardeur de leur jeunesse bouleversée par les idées nouvelles. Dans la même année, il se lia à la Revue Blanche qui s'intéressait aussi à Nietzsche. Il devint plus tard co-directeur littéraire à cette revue avec Victor Barrucand, et c'était lui sans doute qui choisit quelques uns des articles sur Nietzsche publiés dans la revue (3). En 1900, Blum parla du philosophe pour la première fois, faisant une comparaison entre lui et Stirner (4). A partir de cette année, ses références à Nietzsche montrent qu'il le lisait dans le texte, et avec ardeur.

Le rapport entre Herr et la philosophie nietzschéenne est très obscur. Avec son "culte élitiste des héros

(1) L. Blum, Oeuvres V (1955), p.492.

(2) Ibid., T.II (1962), p. 375

(3) A cet égard, cf. J. Pérus, "Gorki et Nietzsche en France", Revue de littérature comparée 27 (1953), p.167.

(4) R.B. T. XXI (1900), p.15-16.

et des grandes âmes" (1), Herr aurait pu être un lecteur fervent de Nietzsche. Cependant sa connaissance de l'oeuvre du philosophe, jusqu'à 1907, semble être toute occasionnelle. En outre, à part une lettre à J. Bédier en 1925, au sujet de l'entrée d'Andler au Collège de France (2), il n'écrivit rien du tout sur lui.

Andler s'étonna que Monod, au temps du départ de Herr pour l'Allemagne (1886), ne lui dit rien au sujet de Nietzsche (3). Mais pendant les années 1890 Andler lui-même, l'ami le plus proche de Herr, aurait pu lui en parler. En outre, Herr se rencontrait parfois, au Restaurant Voltaire, avec deux critiques qu'il admirait, J. Lemaître et Th. de Wyzéma. Celui-ci fut un des premiers commentateurs - et un des plus hostiles en tant que wagnérien - de la philosophie nietzschéenne en France (4). Herr admirait aussi deux revues qui s'occupaient beaucoup de Nietzsche à l'époque : la Revue Blanche de Paris, et Die Zukunft de Berlin (5). Finalement, comme bibliothécaire à l'Ecole Normale, c'était lui qui achetait les ouvrages de Nietzsche et de ceux qui prétendaient expliquer sa philosophie. C'était lui aussi qui gardait les registres de prêt. Il aurait toujours été au courant de ce qui était publié sur le philosophe, et de la pénétration de Nietzsche dans l'Ecole.

(1) M. Rebérier, "Le Socialisme français", in J. Droz, op. cit., T. II, p. 167.

(2) in E. Tonnelet, Ch. Andler (1937), p. 308.

(3) Ch. Andler, La vie de Lucien Herr, (1977), p. 49.

(4) Par exemple, Ecrivains étrangers (1896); plusieurs articles dans la Revue des deux mondes, 1896-1900, et dans la Revue Bleue, 1891.

(5) Andler, Vie de Herr, (1977) p. 68, 138, 163. Cf. Entretien avec Maximilien Harden, Rédacteur du Zukunft, dans Revue Blanche (1900).

Quand fut-il amené à lire Nietzsche dans le texte? Selon Andler, ce fut en 1907 que Herr "emporta en Thuringe un Nietzsche complet", et à la rentrée Herr eut "de quoi échanger des idées" avec lui (1). Andler ne nous dit pas le contenu de leur échange, ni le mobile de cette décision, venant si tard après le grand bruit sur Nietzsche pendant les premières années de l'Affaire Dreyfus. Il insinue que Herr, aimant "parler à chacun de son métier quotidien", le lût uniquement afin de pouvoir le discuter avec son ami(2). Existait-il un intérêt personnel pour Nietzsche chez Herr? Nous l'ignorons, comme nous ignorons beaucoup de choses dans la vie de cet homme mystérieux.

Herr lut d'autres ouvrages sur Nietzsche avant la guerre. En 1911, il emprunta à l'Ecole Normale deux livres sur lui par Hollitschen. Il les garda pendant deux mois. Un an après, s'inquiétant des travaux d'Andler sur le philosophe, il décida son ami de lui apporter le manuscrit(3). Mais Herr ne donnait jamais un jugement personnel sur le sujet du travail, et préférait parler en "éducateur qui savait le prix d'un encouragement". Qu'est-ce qu'il pensait, Herr, de l'interprétation d'Andler de la philosophie nietzschéenne ? Andler lui-même ne le savait pas :

(1) Ibid., p.218, Herr n'emprunta pas ce "Nietzsche complet" à l'Ecole . L'acheta-t-il ? L'emprunta-t-il à Andler ?

(2) Ibid., p.218.

(3) Ibid., p.225.

"Il (Herr) s'arrêtait au moment, non de juger, mais de formuler son jugement, et il est resté secret ainsi pour nous tous, et peut-être pour lui-même, jusqu'à sa mort ..." (1).

Lindenberg a appelé Charles Andler "l'apologète de Nietzsche" (2). C'est peut-être trop dire, mais c'est vrai que de tous les socialistes qui s'intéressèrent au philosophe, Andler fut le plus accueillant, et celui sur lequel l'influence de Nietzsche fut la plus durable.

Ce fut de Gabriel Monod, Professeur d'Histoire à l'Ecole Normale, qu'Andler entendit le nom de Nietzsche pour la première fois en 1889 (3). Ce fut une année significative dans sa vie : Nietzsche à part, ce fut pendant cette année, qu'il avoua ses convictions socialistes à Lucien Herr, devenant son ami, et qu'il commença la lecture de Marx. Se mit-il à la lecture de Nietzsche tout de suite ? Andler n'en dit rien dans sa biographie de Herr. En 1892, il écrivit un article qui exprima des idées très nietzschéennes sur la valeur des catégories morales du Bien et du Mal, mais ses lettres de la même époque ne firent aucune allusion à lui (4). Le 9 décembre 1895, il emprunta - et il fut le premier à le faire - un ouvrage de Nietzsche à

(1) Ibid., p.225-6.

(2) D. Lindenberg, Ecrits de L. Herr, (Thèse 3ème cycle, 1979), p.141.

(3) Andler, Vie L. Herr, p.57.

(4) Th. Randall (pseudonyme) : "La pathologie du devoir", Mercure de France V (1892), p.17; E. Tonnelet, op. cit. p.52-53.

l'Ecole Normale , Menschliches Allzumenschliches (édition Naumann, Leipzig, 1894). Dans ce même mois, il donna un compte rendu du livre de Rudolf Steiner, F. Nietzsche. Evidemment il emprunta Menschliches afin d'écrire sa critique; il cita l'ouvrage contre les affirmations de Steiner (1). Déjà en 1895, semble-t-il, Andler avait une connaissance très profonde de l'oeuvre Nietzscheenne.

Les travaux d'Andler sur Nietzsche, qui n'aboutirent qu'en 1931, allèrent ensemble avec ses conférences sur le philosophe, à la Sorbonne d'abord, et ensuite (à partir de 1926) au Collège de France (2). Quand Andler décida-t-il d'écrire un grand ouvrage sur Nietzsche ? "Bien avant 1900", pendant ses promenades aux alentours de Portofino où Nietzsche eut sa vision de la surhumanité ? (3). En 1900, lors de sa convalescence au même lieu (Rapallo), lequel séjour lui fournit les éléments de sa description de la ville dans le tome IV de sa monographie ? (4). Il y a dans une lettre écrite en 1917 une phrase énigmatique:

" ... J'aurais mieux à vous (Madame Houdré) offrir à la fin de la guerre. Je suis plein d'ambition. Je médite de durer 15 ans après avoir publié ce qui m'aura coûté 25 ans de labeur" (5).

(1) Revue Critique, le 23 déc. 1895, p.490.

(2) Tonnelat, op.cit., p. 113, 283.

(3) H. Lefèvre, "Une heure avec Ch. Andler", L.N.L. Le 12 Nov. 1932.

(4) E. Tonnelat, op.cit., p.112.

(5) Lettre manuscrite à Madame Houdré, le 19 juillet 1917.

De quel travail parlait-il ici ? S'agit-il de son Nietzsche? S'il était question de sa monographie encore incomplète, il aurait dû commencer ses recherches en 1892/1893, ce qui semble un peu tôt. Quoi qu'il en soit, pendant les années 1899 et 1902, ses lectures sur Nietzsche furent énormes. Tous ses ouvrages principaux, les lettres et les Nachgelassen Werke furent lus, y compris des nombreux livres allemands sur le philosophe. Beaucoup de ces ouvrages furent relus entre 1904 et 1912. Les travaux d'Andler furent longs et minutieux, parsemés d'impatience et de découragement. Déjà en 1909, il voulait terminer sa monographie. En 1910, il travailla pendant les vacances sur le premier volume "qui doit être imprimable à la rentrée". En 1912, Herr lut le manuscrit pour encourager son ami; mais l'année prochaine trouve Andler encore à son travail avec la même fièvre qu'en 1909, et "las de questions sur cette histoire qui a trop traîné" (1). En 1914, l'étude était terminée, en trois volumes. Il l'envoya à Alcan. La guerre intervint, et arrêta l'impression. Après 1918, Andler décida de refondre la monographie, en tenant compte des publications nouvelles. L'ouvrage, en six volumes, s'acheva en 1931.

Quelques articles sur Nietzsche furent publiés avant 1914 et ils devinrent plus tard, avec quelques changements, des chapitres de la monographie finale (2). Le choix de sujet pour deux de ces articles reflétait les polémiques

(1) Lettres manuscrites, à Mme Allard, le 7 sept. 1910; Andler Vie L. Herr, (1977) p.225; Tonnelet, op.cit. pp.162-64.

(2) "Le premier système de Nietzsche", R.M.M. 17 (1909) deviendra une partie du Pessimisme Esthétique de Nietzsche (1921); "Nietzsche et Burkhardt" Revue de Synthèse historique 15 (1907), 18 (1909), deviendra un chapitre dans les Précurseurs de Nietzsche (1920), La liberté de l'esprit selon Nietzsche (Union de la vérité, 1910) et "Les Opinions sociales de Nietzsche" RDM (10 nov. 1910) deviendront des chapitres dans Nietzsche et le transformisme intellectualiste (1922).

d'avant guerre sur la nature de la philosophie nietzschéenne (1). Andler voulait présenter au public un philosophe de la liberté de l'esprit et un qui avait réfléchi avec sympathie sur la condition pénible de la classe ouvrière au lieu du philosophe perverse voulant établir partout un esclavage impitoyable. Car enfin Andler se révéla plusieurs fois avant la guerre comme un ardent défenseur de la philosophie nouvelle.

Andler était un ardent défenseur de Nietzsche, et un ennemi acharné de ceux qui ne comprirent pas le philosophe à sa manière. Des fois il manifestait même le pédantisme du savant universitaire croyant exacts seuls sa propre interprétation et ses propres méthodes. Andler ne badinait pas lorsqu'il s'agissait de son Nietzsche. En 1895, il s'attaqua à Steiner comme un "amateur de fantaisies métaphysiques" (2). Il n'était pas d'accord avec Bracke-Desrousseaux à l'égard de sa traduction du titre de Menschliches Allzumenschliches (3), et méprisa Henri Albert pour sa traduction d'Ecce Homo, où il conclut dédaigneusement :

" Nietzsche a souhaité passionnément d'être traduit en français. Il a eu la chance de ne pas vivre assez pour voir cette traduction de son Ecce Homo. Elle n'est pas au niveau de ce qu'on exige d'un étudiant germanisant de première année" (4).

(1) "La liberté de l'esprit" (brochure, 1910), et "Les opinions sociales de Nietzsche", RDM, nov. 1910.

(2) Revue Critique, déc. 1895, p.490.

(3) Andler, NVP, T.II, p.321-322.

(4) Revue Critique de livres nouveaux, V (1910) p.27-28.

Cependant, ce fut dans sa polémique avec Fouillée qu'Andler révéla et son côté apologétique et son pendantisme. Un compte rendu très hostile de Nietzsche et l'immoralisme provoqua une réponse dédaigneuse de la part de Fouillée, à laquelle Andler donna une réplique passionnée (1). Ce fut la première fois qu'Andler publia ses propres idées sur la philosophie nietzschéenne, et cela peut expliquer en quelque sorte son agressivité. Tous les deux manquèrent de gentillesse. Fouillée se moqua de l'importance exagérée que certains commentateurs donnaient à leur philosophie. Il rangea Andler parmi "les exégètes des nouveaux livres saints" et il n'était pas impressionné par de tels disciples: "... à mes assertions et à mes textes, M. Andler, écrivit-il, oppose un des nombreux textes et oracles du nouveau prophète". Et Andler pour sa part ne fut pas moins dur : l'exposé de Fouillée sur Guyau et Nietzsche était, dit-il, "lourdement inexacte et imbue de préjugés"; celle sur Stirner, qui fut introduit "par une fainéantise", était "superficielle"; toute la critique était, en fait, "verbale", "tatillonne" et "puérile". Andler conclut, d'un air altier:

"Je ne diffère pas seulement de M. Fouillée dans l'interprétation de Nietzsche. Je dis, je maintiens, j'ai prouvé brièvement, et je pourrais prouver longuement que M. Fouillée n'a pas le droit d'avoir une interprétation. Le travail d'érudition ... n'est fait nulle part ... M. Fouillée n'a pas su lire ce style délicat (du Zarathoustra). Il a du reste peu lu".

(1) N.C. IV (1903), p.82-83, 97-102.

Fouillée était en fin de compte, aux yeux d'Andler, un "in-grat" dont les inexactitudes ne cesseraient jamais "d'offenser les Muses".

La violence même du langage d'Andler souligne le fait que Nietzsche n'était pas pour lui un simple sujet des études germaniques. En effet, son Nietzsche était l'oeuvre de sa vie. Il écrivit à Herr en 1905 :

"Je fais des plans à mon habitude, trop ambitieux. Le dernier que je viens de faire sans lâcher les autres, et en retenant Nietzsche avant tout, me paraît moins ambitieux que de coutume ..." (1).

En 1925, dans sa lettre à Joseph Bédier, il dit à l'égard de son philosophe :

"Cependant, j'accepterais qu'il ne fût question d'aucun de mes travaux, pourvu qu'il fût parlé un instant de mon ouvrage sur Nietzsche. Il est l'oeuvre de ma maturité. Je l'ai porté longtemps en moi, avant de l'écrire" (2).

Nietzsche était d'après Andler un grand événement en Europe, et un représentant de l'Allemande anti-bismarckienne (3). La cause nietzschéenne était, en partie du moins, la cause même de

(1) Tonnelat, op.cit., p.106 (Je souligne).

(2) Ibid., p.313.

(3) Ibid., p.313.

la civilisation européenne (1). Mais on sent aussi un sentiment beaucoup plus personnel, un engagement réel dans la vie et la philosophie de Nietzsche. Il tenait à encourager ses amis à le lire (2). En 1921-22, il fit un voyage en Suisse et en Italie dont l'itinéraire suivait les sentiers du philosophe errant. Il parla du voyage, sans ironie, semble-t-il, comme un "pèlerinage" :

" J'ai refait mon pèlerinage à tous les paysages de Zarathoustra. Je pourrai faire un t.v. très coloré" (3).

Nietzsche donne à Andler une idée de la société nouvelle à établir. Une telle admission, venant d'un socialiste qui travaillait pour un avenir lointain, avait une valeur particulière : une identification de l'utopie nietzschéenne et l'utopie socialiste. Il écrivit à une amie :

" Je reste fidèle à mon solitaire rêveur... parce qu'il m'a rendu le sens de l'utopie nécessaire, sans lequel il n'y a pas de croyance vivante" (4).

Nous verrons plus loin que cette utopie était plutôt morale

(1) Ibid., p.130.

(2) Lettre manuscrite à Mme Houdré, le 13 mai 1917.

(3) Lettre manuscrite à Mme Houdré, de Venise, le 23 sept. 1921-1922 (?).

(4) Lettre manuscrite à Mme Houdré, le 13 mai 1917.

que sociale. Suffit à dire que Nietzsche faisait partie du socialisme d'Andler. En 1930, il ne disconvint pas l'étiquette de "socialisme nietzschéen" (1). On a raison de parler, à propos d'Andler, du "choc de la rencontre avec la généologie nietzschéenne" (2).

Cependant, Andler ne fut pas dupe de Nietzsche, bien qu'il voulût mettre quelques aspects de sa philosophie au service du socialisme. Même si l'on veut faire de lui un apologiste du philosophe, il ne fut pas un apologiste aveugle. "... Je sais, ou je crois savoir, écrivit-il en 1917, les lacunes de la pensée de Nietzsche" (3). En 1903, il avait été prêt à défendre son idole à mort contre les profanateurs comme Fouillée; à la fin de sa vie, venant d'achever La dernière philosophie de Nietzsche, il n'était plus si convaincu de la justesse de la cause nietzschéenne. En 1931, son ouvrage à peine terminé, Andler prononça contre Nietzsche "une condamnation si formelle et si grave" que son interlocuteur fut décontenancé pendant quelques jours. Ce fut à propos d'un recueil de lettres que Stock venait de publier :

" Ces lettres, dit Andler avec amertume,
n'ajoutent rien à sa gloire. On le voit bien,
intellectuel de cabinet, démodé, timoré,
désemparé devant les grondements de la Commune,

(1) Ch. Andler, compte rendu de Nietzsche en France, par G. Bianquis, R.C.H.L. 97 (1930), p.362.

(2) D. Lindenberg, Ecrits L. Herr (1979), p.233. (Thèse 3ème cycle).

(3) Lettre manuscrite à Mme Houdré, le 13 mai 1917.

un faux héros dans l'irréel, perdu sur le dur terrain des hommes qui ne sont pas des "aristocrates" et qui menacent l'Ueberschtheit des privilégiés de l'esprit" (1).

Le "dernier" Nietzsche du Wille Zur Macht avait évidemment blessé ses sentiments socialistes. Une année et demi plus tard, il avait retrouvé son équilibre, et fut moins dur envers son philosophe (2). En tout cas, le Nietzsche bien-aimé n'était pas dans le Wille Zur Macht, mais dans Menschliches Allzumenschliches et dans Ainsi parlait Zarathoustra.

L'influence d'Andler dans le milieu socialiste avant la guerre était énorme, et à travers lui ce milieu se fit de Nietzsche l'image qu'Andler tenait à propager. Lorsqu'il s'installa à Sceaux à partir de 1900, sa maison fut, jusqu'à 1916, un lieu de rencontre de plusieurs intellectuels, y compris l'élite intellectuelle socialiste (3). A partir de 1907, Elie Faure aussi se situa à Sceaux, et se lia avec Andler. C'était chez les Faure qu'eurent lieu, les deux premiers dimanches du mois, "les soirées de Sceaux": Andler, Faure, le frère de Lucien Herr, Yves Delange, Dispan de Floran et d'autres se réunirent pour discuter de la politique, des idées révolutionnaires, et sans doute, de Nietzsche (4). L'article d'Andler sur "Les opinions sociales

(1) J. Guéhenno, "A propos de Nietzsche", Europe, 15 juin 1931, p.271.

(2) H. Lefèvre, "Une heure avec Ch. Andler", L.N.L., 12 nov. 1932.

(3) Andler, Wie L. Herr, (1977), p.18-19, Tonnelat, op.cit. p.128.

(4) P. Desanges, E.Faure (Genève, 1963), p.66-67; Lettre manuscrite d'Andler à Mme Allard, 7 fév. 1910.

de Nietzsche" inspira Elie Faure (1), et fut accueilli par Séverac dans Le Mouvement Socialiste (2). Séverac écrivit un compte rendu de cet article sous le titre même de "Nietzsche et le socialisme", ce qui indique le sens dans lequel il fut lu dans le milieu de gauche - le sens qu'Andler lui-même avait voulu lui donner. Peu de mois avant cet article, Andler avait prononcé une conférence sur La Civilisation Socialiste dont l'essentiel était du pur nietzschéisme. La conférence fut louée partout dans la presse socialiste.

Andler apologiste de Nietzsche ? Aux yeux de Jean Viollis, la tentative d'Andler d'utiliser Nietzsche pour le socialisme était une "illusion" :

"On dédierait volontiers à M. Andler ...
le chapitre "De la nouvelle idole" réplique
des pages que Nietzsche consacre, dans le
Gai savoir, à la vitupération des revendications sociales" (3).

Mais cela n'empêcha pas que d'autres missent leur espoir en Andler pour la réconciliation de Nietzsche et le socialisme. Thomas en 1911, comme Guéhenno en 1931, considéraient les opinions de leur ami comme le verdict du socialisme :

(1) E. Faure, F. Nietzsche (1911), aussi dans Les Constructeurs (1914),

(2) L.M.S., fév. 1911, p.144-147.

(3) J. Viollis, L.G.R., janv. 1911, p.329.

" Mon ami et mon maître Ch. Andler, dit Thomas, s'est proposé d'établir tout ce que la civilisation socialiste peut emprunter à Nietzsche. J'attends son livre avec impatience" (1).

7. SOCIALISTES HORS DES MILIEUX : BASCH, FAURE, ROLLAND,
JAURES :

Certains individus qui s'intéressaient à Nietzsche, socialistes ou proches du socialisme, n'étaient liés à un milieu particulier ou à une tendance socialiste précise. Tel était le cas avec Victor Basch et Elie Faure. Jean Jaurès pour sa part transcendait toutes les tendances et tous les milieux, et en même temps avait des liens avec tous. Rolland enfin aimait se croire au-dessus de la mêlée tout en gardant ses opinions révolutionnaires. Tous ces hommes s'engagèrent dans la polémique sur la philosophie nietzschéenne, et jugèrent Nietzsche selon leurs propres préoccupations politiques et sociales.

Victor Basch était l'élève d'Henri Lichtenberger, qui commença en France les études nietzschéennes sur une base scientifique avec sa Philosophie de Nietzsche (1898). Ce fut sans doute son maître qui initia Basch à l'oeuvre de Nietzsche. En 1897, il semblait déjà connaître les idées nietzschéennes (2). Entre 1900 et 1901, il écrivit

(1) Ibid., p.126.

(2) Par exemple, dans Le Mouvement Intellectuel en Allemagne, (1897).

une série d'articles dans Le Siècle sur des écrivains et des philosophes étrangers afin de lutter contre le chauvinisme triomphant et semer en France une connaissance des littératures d'autres pays (1). Ce fut dans ce contexte, c'est-à-dire dans le cadre de la lutte contre le nationalisme des anti-dreyfusards, que Basch commença à commenter l'oeuvre nietzschéenne. Mais Basch n'aimait pas pour autant tous les intellectuels sur lesquels il écrivit. Il était en général très hostile aux idées de Nietzsche. S'il se battit contre ce qui voulait écraser l'individu pendant l'Affaire Dreyfus, il se battit aussi contre ce qui voulait faire de l'individu la valeur suprême : il ne cessa jamais de se battre contre ce qu'il croyait être l'essentiel chez Nietzsche, comme chez Stirner et Carlyle : l'individualisme anarchiste. Dans ses deux articles sur Nietzsche comme dans ses études plus approfondies, dans ses cours et ses conférences, Basch s'attaqua à ce philosophe qui, disait-il, voulait affirmer les droits illimités de l'individu(2). A son honneur, Basch rendit hommage à la personne de Nietzsche, et refusait de la mêler au pangermanisme au moment de la guerre (3). Cependant, il resta un commentateur superficiel, prisonnier de quelques slogans éclatants auxquels il réduisit une pensée beaucoup plus complexe.

(1) V. Basch, "Avant-propos", Silhouettes Inactuelles, (1933).

(2) V. Basch, "F. Nietzsche", Silhouettes Inactuelles (1933); "Individualistes modernes : F. Nietzsche", L.G.R. juillet 1901; L'Individualisme Anarchiste (1904); Conférence sur Nietzsche à la Maison du Peuple (20, rue Charlemagne), le 30 mars 1907; cours sur Carlyle à l'Ecole des Hautes Etudes, 1905.

(3) Basch, La Guerre de 1914 et le droit (s.d.).

Toute autre fut la réaction d'Elie Faure face à la philosophie nouvelle. Il lut Nietzsche bien avant la publication de son essai (1911), et en même temps que la majorité du public lettré français, c'est-à-dire pendant les premières années de l'Affaire Dreyfus. En 1901, Faure discuta de l'anti-christianisme de Nietzsche, connaissant bien les opinions du philosophe sur Jésus (1) . Ses rapports avec Andler à Sceaux dès 1907 approfondirent sans doute sa connaissance déjà acquise. Son ouvrage sur Nietzsche parut en 1911, dans la collection "Portraits d'hier", des études sur tous les grands personnages de la pensée ou de l'activité politique. Il semble que Faure voulût publier son Nietzsche dans les Cahiers de la Quinzaine. En février 1911, il écrivit à son ami Maurice Reclus :

"Eventuellement, et dans cinq ou six mois, ton ami Péguy consentirait-il à publier un F. Nietzsche signé de moi ? Veux-tu le lui demander et me le dire ? " (2).

Manifestement Péguy refusa. L'étude fut réimprimée en 1914 dans Les Constructeurs, qui comprit tous les essais écrits dans la série "Portraits d'hier" entre 1909 et 1913. Nietzsche fut mit coude à coude avec Lamarck, Michelet, Dostoïevski et Cézanne. Un thème essentiel unit ces études : tous ces hommes avaient arraché les masques et esthétiques et morales à la civilisation bourgeoise hypocrite, et avaient par

(1) Lettre à sa femme, le 7 août 1901, in E. Faure, Oeuvres complètes, T.III, (1964) p.963.

(2) Ibid. , T. III, p.986.

conséquent changé l'aspect de l'univers lui-même (1). Faure après la guerre de 1914 invoqua Nietzsche pour justifier la force brutale; mais le Nietzsche de 1911 était tout autre : de lui, Faure avait appris la nécessité d'une morale nouvelle (2). Nietzsche était encore le Professeur de la maîtrise de soi, et le prophète de la classe ouvrière en ascendance.

Le socialisme de Romain Rolland avant 1914 était un mélange désordonné de Proudhon, de Saint-Simon, d'anarcho-syndicalisme et d'un marxisme très vague. Son attitude à l'égard de Nietzsche était aussi ambiguë que ses opinions sociales. Des fois, il se contredisait même. Mais il fut un des premiers écrivains à voir en Nietzsche un événement important dans l'histoire intellectuelle de l'Europe (3).

Nietzsche ne fut pas responsable de la formation de la jeune personnalité de Rolland. Il ne lut le philosophe qu'"assez tard", dit-il, lorsque sa pensée "était à peu près achevée" (4). Malwida von Meysenbug, ancienne confidente de Nietzsche, lui avait parlé du philosophe à Rome en 1890, et sans doute son ami Gabriel Monod, qui avait connu Nietzsche à Bayreuth en 1876, avait ajouté quelque chose à sa connaissance. Rien ne retint l'attention de

(1) Desanges, op.cit., p.79-81.

(2) Lettre à Dispan de Floran, le 23 août 1911, E. Faure, op.cit., T.III, p.987.

(3) R. Cheval, "Rolland et Nietzsche", BAR, N°42, déc.1957, p.420, R. Rolland, Textes Choisis (1970), p.71.

(4) J. Viollis, "Enquête sur Nietzsche", L.G.R., janv.1911, p. 127.

Rolland (1). Si ses écrits de cette époque se baignèrent au "torrent d'Ueberschtheit", c'était à cause de "l'atmosphère nietzschéenne" qu'on respirait plutôt qu'à une lecture de l'oeuvre nietzschéenne : "L'Ueberschtheit dit Rolland, flottait dans l'air du temps" (2) :

"Nous avons été ainsi nombre de jeunes hommes, qui respirions l'atmosphère nietzschéenne avant de savoir même que Nietzsche existât... (les) affleuves (de l'âme du temps) nous baignaient, sans que nous eussions besoin qu'un de nos aînés nous le révélât. Nietzsche a été le major de notre promotion; mais notre promotion s'était formée sans lui ..."

Rolland commença à lire Nietzsche en même temps que tout le monde en France, c'est-à-dire en 1891 et 1892 avec les articles de Wyzéma et de Valbert (3). Sa réaction fut à cette époque essentiellement hostile, et pour la même raison que Wyzéma : son wagnérisme ardent qui lui faisait répugner les disciples égarés du maître musicien. Dans ses lettres, il prenait toujours le parti de Wagner contre Nietzsche, et méprisait le "néo-anti-wagnérisme" des jeunes de la Revue Blanche et du Mercure de France. En

(1) R. Cheval, "Rolland et Nietzsche", op.cit., p.6.

(2) Ibid., p.7-8.

(3) T. de Wyzéma, "Le dernier métaphysicien", Revue Bleue (1891); G. Valbert, "Le Dr.F. Nietzsche et ses griefs contre la société moderne", Revue des Deux Mondes, (1892).

1897, il voulait amener Halévy à Meysenburg, pour qu'elle pût remettre "au point sa vénération pour Nietzsche dans l'affaire de la brouille avec Wagner" (1). Mais plus tard, quand Rolland lui-même devint moins wagnérien (après 1900) il trouva Nietzsche plus génial (2).

Cependant, l'attitude de Rolland ne fut jamais nette, en ce qui regarde Nietzsche. Dans une lettre à Meysenbug, il condamna le philosophe, et puis demande à la vieille dame un article sur lui (3). En 1904, il critiqua Nietzsche d'être un lourd professeur allemand, mais il termina son paragraphe avec un témoignage de respect et de vif intérêt pour sa vie :

" N'avez-vous (son amie Sofia) jamais fait un pèlerinage (sic) à sa maison de Sils-Maria ? Si je pouvais venir en Engadine, j'aimerais bien y aller une fois avec vous - " (4)

Aimait-il Nietzsche ou non ? Rolland ne semblait jamais pouvoir s'en décider. En 1906, il parla de "ce pauvre Nietzsche, que je n'aime pas beaucoup"; mais trois ans plus tard, il écrivit au même correspondant, André Suarès : "Ne croyez pas que je ne l'admire point. Je le trouve sublime" (5).

(1) R. Cheval, op.cit., p.10-11; R. Rolland, Cahiers Romain Rolland, Lettres à Meysenbug, T.I. (1948), p.211.

(2) R. Cheval, op.cit. p.11; Cf. les lettres de Rolland entre 1901-1906 : Cahiers Romain Rolland:Chère Sofia, T.X. (1959).

(3) Rolland, Lettres à Meysenbug, (1948), p.211.

(4) R. Rolland, Chère Sofia, (1959), p.180.

(5) R. Cheval, op.cit., p.16.

En 1911, il fait penser qu'il s'était purgé de toutes les idées qu'il partageait avec Nietzsche (1). Mais après la guerre, on le trouve membre du Nietzsche-Gesellschaft (2).

On trouve à partir de 1900, plusieurs échos nietzschéens dans ses oeuvres. Des fois, il le nommait explicitement, comme dans son étude sur Richard Strauss, ou dans la première édition de Jean Christophe ("La Révolte", IV), ou bien entendu dans ses lettres. D'autres fois la présence de Nietzsche était plus discrète comme dans le Théâtre du Peuple où Rolland se posa la même question qui agite l'Origine de la Tragédie, et utilisa les mêmes arguments que Nietzsche contre le théâtre wagnérien. Son cycle sur la Révolution française se baignait dans un esprit d'Uebermenschheit puisé dans Nietzsche. Son obsession avec l'Allemagne et avec l'ennoblissement de l'homme, sa recherche de l'héroïne dans le désert de la vie plate et bourgeoise le conduisit toujours à Nietzsche, le chanteur de la morale héroïque nouvelle. Cependant, il est à remarquer que l'influence de Nietzsche sur lui abaissa à mesure qu'il s'intéressa au marxisme et à la défense de l'Union soviétique. Il sembla croire que Marx et la Révolution de 1917 n'avaient rien à voir avec la philosophie nietzschéenne (3). Ici Rolland rejoignit les opinions des guesdistes d'avant 1914.

(1) J. Viollis, op.cit., janv. 1911, p.127.

(2) R. Cheval, Romain Rolland et l'Allemagne, (1963), p.139.

(3) T. Motylera, R. Rolland, (Moscou, 1976); R. Rolland, Textes choisis (1970), p.64, 65, 69 et seq.

En 1905, un universitaire allemand publia une courte étude sur les rapports entre Jaurès et Nietzsche (1). L'auteur voulait opposer les deux, faire d'eux des antipodes. Il semblait ignorer l'intérêt que Jaurès avait porté, et continuait à porter, aux idées nietzschéennes. Le Jaurès qui parlait avec autorité du séjour de Nietzsche à Bâle pendant sa promenade avec Bracke et les Sadoul dans cette ville n'était pas un adversaire inconciliable du philosophe (2). Sa connaissance de l'oeuvre de Nietzsche était considérable, et sa propre philosophie n'était pas sans analogue à la philosophie nietzschéenne.

Quand Jaurès a-t-il découvert Nietzsche ? Dans sa bibliothèque, on trouve la traduction française du Cas Wagner, publiée en 1893 (3). La moitié de cet ouvrage a été lu. Il est fort probable que Jaurès fut amené à ce livre à l'époque de sa publication, quand le bruit de Wagner retentissait à travers les milieux cultivés de Paris. Il est évidemment possible qu'il acquit le livre plus tard. Cependant, il est certain qu'en 1896, Jaurès avait une connaissance assez approfondie des idées nietzschéennes. Parlant du Congrès de Gotha sur l'esthétique socialiste, il refusa de condamner les écrivains de la décomposition bourgeoise, furent-ils eux-mêmes atteints de cette décadence. Il s'opposa donc aux attaques de Bernard Lazare contre

(1) W. Johannes, Herr J. Jaurès und Nietzsche (Köln, 1905) 43 p.

(2) Y. Sadoul, Tels qu'en mon souvenir (1978), p.55.

(3) F. Nietzsche, Le Cas Wagner, (tdn. D. Halévy, et R. Dreyfus, 1893). Sa bibliothèque se trouve au musée de Montreuil.

Nietzsche; de telles agressions mal informées appartenait dit-il, au marxisme vulgaire des guesdistes (1). Déjà Jaurès avait ses propres opinions sur Nietzsche. Nous savons aussi que Jaurès était très lié à Andler après ces années, et surtout pendant l'Affaire Dreyfus; sans doute, Nietzsche fut discuté. Jaurès rendit visite à George Brandès au début du siècle, lors de son séjour à Copenhague. Brandès était considéré comme une autorité européenne sur Nietzsche, dont il avait été le correspondant (2).

Rien de ce qui est humain ne doit être étranger au socialisme - donc les socialistes doivent s'intéresser à Nietzsche. Cette idée, déjà énoncée par Mélià en 1900, fut reprise par Jaurès lors de ses trois conférences sur Nietzsche prononcées à Genève en février 1902. Favon, chef du parti radical genevois, avait proposé des conférences gratuites où les représentants de toutes les doctrines auraient la parole. En décembre 1901, il invita Jaurès à Genève. Nous ignorons qui eut l'idée du sujet, bien que la renommée de Nietzsche en Europe juste après sa mort en 1900 eût contribué au choix. Les conférences eurent lieu le 17, le 19 et le 21 février 1902, à la Victoria Hall, "une salle pleine comme un oeuf", et furent suivies par une autre conférence le 22 au Cirque Raincy sur le socialisme. Rien ne fut publié du vivant de Jaurès, et le texte des conférences semble avoir été perdu. Il ne nous en reste que

(1) J. Jaurès, "Esthétique et Socialisme", Le Matin,
le 21 oct. 1896.

(2) A voir par exemple, le livre de Jaurès au Musée de
Montreuil, King Lear qui a une dédicace de Brandès.

des résumés dans quelques périodiques genevois (1). Les conférences abordèrent Nietzsche d'une manière assez commune chez les commentateurs socialistes : Jaurès rendit hommage aux qualités personnelles de Nietzsche, au drame personnel de sa vie et à son courage sans précédent devant le problème de l'homme et de la société modernes, et ensuite soumit les solutions proposées par Nietzsche à ce problème à une critique rigoureuse. Cette critique était en même temps un exposé de sa propre doctrine socialiste. La renommée de Jaurès et son génie oratoire donnèrent à sa méthode et ses arguments plutôt ordinaires et peu originaux une autorité accablante; l'auditoire composée d'un mélange des classes genevoises témoigna "son admiration par des applaudissements frénétiques" (2). Le retentissement de ces conférences dans les milieux divers de la ville fut complètement inattendu (3).

L'audience de Nietzsche abaissa sensiblement après 1905, mais Jaurès continua à s'intéresser à lui. Nous trouvons dans sa bibliothèque non seulement des ouvrages de Nietzsche publiés (en français) à l'époque des conférences à Genève, tels que La Généalogie de la Morale (1900) et L'Aurore (1901), mais aussi d'autres traductions publiées

(1) Journal de Genève (19, 21, 24 février), publiés dans B.E.J., N°3, (1961); La Tribune de Genève (19,20,22 février); La Suisse (18,20,22 février); Le Genevois (19,21,24 février); Le Signal de Genève (22 février et 1er mars), à voir aussi R. Haas, "Jaurès à Genève", L.P.R. le 26 fév. 1902, et J. Sigg "Jaurès à Genève", Ibid., le 28 fév. 1902.

(2) R. Haas, op.cit., le 26 fév. 1902.

(3) J. Sigg, op.cit., le 28 fév. 1902.

beaucoup plus tard : Ecce Homo suivi des Poésies (1909), un volume qui comprend Le Crépuscule des Idoles, Le Cas Wagner, Nietzsche contra Wagner et l'Antéchrist (1910), et finalement La vie de F. Nietzsche par Daniel Halévy (1). Les pages de tous ces derniers ouvrages sont coupées, à l'exception des ouvrages sur Wagner et les Poésies. Plusieurs passages de la biographie de Halévy sont soulignés en marge, et deux ouvrages en particulier retinrent l'attention de Jaurès : Le Crépuscule des Idoles et l'Antéchrist, où Jaurès souligna des passages, et fit plusieurs annotations en marge. Ce fut l'Antéchrist qui attira Jaurès le plus, le premier "Essai de transmutation de toutes les valeurs". Il semble avoir voulu lire aussi la Volonté de Puissance, (1903), car le titre de cet ouvrage est marqué au crayon dans le volume de 1910. Cependant, ce livre n'est pas dans la bibliothèque; nous ignorons si Jaurès le lut avant sa mort. En tous cas, toutes les annotations et tous les passages soulignés montrent bien que Jaurès s'intéressait en 1909-1910 aux mêmes thèmes chez Nietzsche qu'il avait discutés dans ses conférences de 1902 : la haine de Nietzsche des philistins et des pédants, ses réflexions sur la valeur du Christ, du christianisme, de la montée de religiosité, et des mouvements des masses dans l'histoire, ses attaques contre les idéalistes et le Kantisme.

Nous avons déjà examiné l'Humanité dont Jaurès était le rédacteur, et nous avons vu toutes les références à Nietzsche dans ce journal. La connaissance des idées nietzschéennes chez Jaurès aurait été beaucoup approfondie à travers le journal qu'il dirigeait. Jaurès était aussi

(1) Au Musée de Montreuil.

un lecteur de Daniel Lesueur, et admirait - avec quelques hésitations, bien entendu - ses deux romans inspirés des théories de Nietzsche, Nietzschéenne (1908) et Le Droit à la Force (1909) (1). Cependant Jaurès ne croyait pas, comme l'auteur, que ces théories pouvaient redresser une bourgeoisie décadente; en fait, aux yeux de Jaurès, le contraire était le cas : Nietzsche pouvait donner le coup de grâce à une classe en voie de dégénérescence. Finalement, on peut trouver un écho de la philosophie nietzschéenne dans le chapitre X de L'Armée nouvelle (1910) : la description de l'épopée bourgeoise est imprégnée d'un sentiment de force et de pragmatisme social qui rappellent le philosophe. La métaphore toute nietzschéenne du géant vomissant "la flamme par la bouche du volcan" semble indiquer que Jaurès songea à Nietzsche en écrivant quelques passages du chapitre (2). Quoi qu'il en soit, nous pouvons constater que l'intérêt de Jaurès pour Nietzsche continuât après 1902; mais ses jugements sur sa philosophie restèrent les mêmes soit en 1896, soit en 1902, soit en 1910.

(1) J. Jaurès, "Littérature et mouvement social", B.E.J. N°25, (1967) p.3-4. Andler dit une fois que Lesueur était un des rares écrivains qui avaient réellement compris Nietzsche.

(2) J. Jaurès, L'Armée Nouvelle (1977), p.287 : F. Nietzsche, Ainsi parlait Zarathoustra, "De Grands événements".

8. ROBERTY ET GYSTROW :

Il faut ajouter à tous ces socialistes français deux étrangers dont les écrits sur Nietzsche eurent un grand retentissement dans le milieu de gauche en France : l'Allemand Gystrow et le Russe Eugène de Roberty.

Gystrow écrivait dans la revue révisionniste allemande, les Sozialistische Monatshefte. Elle était très connue en France, surtout par Andler, Sorel et les collaborateurs du Mouvement Socialiste (1). Gystrow lui-même était assez connu dans le milieu socialiste français (2). En octobre 1900, il écrivit un article nécrologique sur Nietzsche, "Etwas über Nietzsche und uns Sozialisten" (3). L'article attira l'attention de George Weil dans Le Mouvement Socialiste, où il signala que Dr. Gystrow cherchait "à établir ... des rapports entre Nietzsche et le socialisme". Mais, ajouta-t-il, le docteur ne réussit pas (4). En 1902, Roberty cita l'article dans son ouvrage sur Nietzsche, et lui donna son approbation. En 1904, Bourdeau écrivit de Gystrow comme si cet Allemand était bien connu, et fit de lui un penseur qui "rapprocha la pensée de

(1) D. Lindenberg, Le Marxisme introuvable (1975), p.115; Lettre manuscrite d'Andler à Mme Allard (?), le 26 sept. 1912 (?).

(2) Par exemple, Le Devenir Social, Sept.oct.1898, p.779; L.R.S. juil.-déc. 1901, p.125; Janv-juin 1902, p.640-641; L.M.S. 1er nov. 1900, p.576, oct.1909,p.194.

(3) Sozialistische Monatshefte 4(1900) pp.630-640.

(4) L.M.S., 1er nov.1900, p.576, cf. Gystrow, "Nietzsche et son temps", L.M.S. oct. 1909, p.194.

Nietzsche de celle des socialistes"(1). Sorel lut ce chapitre de Bourdeau de près. En 1909 enfin, le Mouvement Socialiste publia l'article de Gystrow. Le traducteur n'est pas indiqué. Le premier paragraphe de cet article de 1909, semble avoir été écrit cette année là, puisqu'il parle de la traduction récente d'Ecce Homo en français. Gystrow le traduisit-il lui-même ? Qui écrivit le paragraphe d'introduction ? Pourquoi le fait que l'article avait paru en 1900 fut-il caché ? Nous l'ignorons. Sa seconde publication semble indiquer du moins qu'il avait plu à la rédaction de la revue et on peut facilement voir pourquoi : les années précédentes, la revue avait essayé d'assimiler la philosophie nietzschéenne au socialisme ouvrier; en 1909, elle voulait mettre fin à la question du rapport entre Nietzsche et le socialisme. Gystrow avait déjà fait cette tâche éloquemment : il présenta un Nietzsche "méta-physicien, théoricien à la façon naïve de l'homme du peuple", un Nietzsche ennemi acharné de la morale petite bourgeoise et capitaliste, et rêveur de l'aristocratisation de la masse et d'un avenir surhumain.

Eugène de Roberty, sociologue libéral de Tver, écrivit toutes ses oeuvres scientifiques en français. Ses ouvrages eurent une grande influence sur tous les milieux universitaires et socialistes. Il fut amené à lire Nietzsche en 1894, par le bruit qu'on faisait à l'époque autour de son nom (2). Il lut la Généalogie de la Morale, et en 1896, il fit des cours à l'Université Nouvelle de Bruxelles

(1) J. Bourdeau, op.cit. (1904), p.139.

(2) E. De Roberty, Frédéric Nietzsche (1902), p.196.

qui devaient beaucoup à cet ouvrage(1). Au printemps de 1901, il professa des cours sur la philosophie nietzschéenne à l'Ecole des Hautes Etudes Sociales qui venait d'être fondée (2). D'autres cours sur les idées sociales du philosophe furent professés au printemps de 1902 à Bruxelles. Toutes les leçons furent rassemblées à la fin 1902, et furent publiées sous le titre de Frédéric Nietzsche, dédiées à l'ami anarchiste de Roberty, Paul Adam. Une année après, trois éditions du livre avaient été publiées. "Ce fut, écrivit un de ses amis plus tard, des livres de Roberty, celui qui circula le plus parmi les gens de lettres"(3). Etant donné que ses autres ouvrages étaient très répandus, cet hommage à son Nietzsche vaut plus qu'on ne croit. Le fait que, à la même époque, Roberty était vice-président avec Kovalevsky de l'Ecole Russe des Hautes Etudes Sociales lia le Nietzsche socialiste de ce libéral aux aspirations démocratiques des révolutionnaires russes à Paris.

+ +
+

(1) René Verrier, Roberty, (1934), p.131.

(2) Ibid., p.140.

(3) Ibid., p.140.